

Thibaud Saintin

Aller à Nabatieh

Aller à Nabatieh

Thibaud Saintin

manufactured by
 **FEED FABRIK**

The original blog can be found at
<http://alleranabatieh.blogspot.com/>

All rights reserved by the author. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording and/or otherwise without the prior written permission of the author. This book may not be lent, resold, hired out or otherwise disposed of by way of trade in any form, binding or cover other than that in which it is published, without the prior consent of the author.

Manufactured by **FEED**  **FABRIK** on 29 mai 2011

août 2006 – juillet 2007

Table des matières

21 août — Projet	1
28 août — Dans un mois	2
6 septembre — Bombes, la suite	4
6 novembre — L'école à côté du pont	5
11 novembre	7
12 novembre — Oliveraies	10
18 novembre — Depuis hier on sait où se promener à Habbouche	13
19 novembre — Véhicules à Saïda	18
19 novembre bis — À Saïda, autour du chateau des croisés . .	21
22 novembre — Jour de fête en deuil	27
26 novembre — Habbouche by (sun)day	30
1er décembre — Quelles manifestations ?	35
3 décembre — Saïda ter	38
5 décembre — Aoun, Corm, et autres façons de voir	42
7 décembre — Une dépêche à la loupe, parmi tant d'autres . .	44
8 décembre — Un aller-retour à Beyrouth	47
17 décembre — Trompe-l'oeil (au pluriel)	50
23 décembre — Derniers quarts d'heures	53
11 janvier — Vous voyagez pendant les vacances, Monsieur ? .	57
21 janvier — Vous m'avez suivie sous l'orage	59
23 janvier — En questions	60
26 janvier — Quelques vues d'Achoura à Nabatieh	62
8 février — Ma fi karaba	65
12 février — Un tour à Tyr	67
19 février — Corriger ça sert à quoi ?	75
27 février — C'est où la guerre, dans la tête ?	77
1er mars — Pâquerettes, lune et munitions	80
3 mars — Habbouche – Jezzine – Saïda – Habbouche	85
18 mars — Une frontière après les cours	92
21 avril — C'est vraiment le printemps alors	96

25 mai — Comme si on s'y était fait	101
26 mai — On n'y comprend rien	108
28 mai — Pif paf	109
30 mai — Un réservoir / bukra inch'Allah	109
31 mai — Ce qui nous regarde, ce que nous voyons	112
1er juin — The prison is open (Khiam)	115
2 juin — Prévenez les enfants	125
3 juin — Un bruit dans le ciel	127
4 juin — Les grandes copines	128
12 juin — Un cadavre sur la page	129
16 juin — Croisements à Tyr	131
17 juin — Caravansérail, arguils et martyrs	135
4 juillet — Ordinateur et cartons	138
7 juillet — Dernier tour tôt à Tyr	140
10 juillet — La mort à Yohmor	141
11 juillet — Quitter Nabatieh	143

21 août — Projet

Depuis moins d'un mois il était prévu qu'à la rentrée nous irions enseigner au lycée franco-libanais de Habbouche-Nabatieh ; à Manille nous venions de laisser aux déménageurs, qui attendent encore notre feu vert pour les expédier, les cartons où ils ont inscrit «for Lebanon». Rentrés le 11 juillet en Touraine, nous avons appris la guerre presque aussitôt, et attendons depuis de savoir si/quand aura lieu la réouverture de l'école.

Pendant des heures j'ai fait défiler la 12, la 10, la 50, la 52, la 201, la 200, à me demander ce qu'il y avait à côté de l'immeuble détruit ou derrière, à imaginer ce que voyait *aussi* en parlant le reporter qui tournait le dos aux ruines, ce à quoi il rêvait dans sa chambre, ou bien quelles paroles précédaient et suivaient celles, gênées, de l'interviewé de circonstance. Derrière ces images et ces paroles cathodiques, qu'est-ce qui circule là-bas, en dehors des têtes et dedans ? Avoir vécu «loin» pendant 6 ans m'a permis de mesurer à quel point choisit celui qui filme, commente, explique : de l'autre côté de ses mots, en amont et en aval, on comprend autre chose. Il y a justement tout le reste.

Ce que je cherche, donc, ici :

- essayer de toucher à ce dont la télévision m'a frustré : parler, donner à lire en cherchant à contourner le piège de croire comprendre ou de pouvoir expliquer, et en essayant de rester modeste — arriver naïf au milieu de ceux qui connaissaient l'avant, ou qui connaissent déjà, et tenir un discours qui vaille.
- Réfléchir : s'arrêter régulièrement dans sa vie pour s'y mettre, évacuer le discours seulement privé, et avec la pesée hypothétique des critiques, ne juger qu'en limitant le choix de dire à dire ce qui résiste à sa compréhension au moment d'écrire, avec le pari que ça peut gagner le lecteur.
- Construire, et viser peu à la fois pour pouvoir être lu en entier : relire et choisir les mots.
- Illustrer : pas seulement se livrer au goût de promener un appareil photo ou une caméra, mais aussi (se) rendre des comptes en jouant

avec la gêne, les décalages que ce geste procure (par anticipation de ce qu'il révélera ou de ce qu'il manquera).

– Relier : mettre à profit le métier de prof pour les rencontres qu'il permet, pour l'approche de ce qu'il y a dans les têtes, pour les liens qu'il permet de faire, mais aussi ce que par respect des gens il impose de réserve, de mesure et de compromis.

– Sans doute aussi avoir moins peur d'aller à Nabatieh, et par l'existence du blog (ou de son idée) se sentir moins isolé, voire protégé.

Première définition de contraintes :

Pour cerner le sujet : – un thème lié à ce/ceux qu'on rencontre dans les lieux qu'on traverse en allant enseigner à Nabatieh : quelque chose qu'on a «relevé, vu, et lu»¹, ou entendu. Si c'est un rêve ou une fiction, qu'il y ait quand même un lien une résonance.

– Que ce qui soit mentionné relève de l'infra-ordinaire², et que soit autant que possible proscrire ce que j'ai déjà vu montrer ou dire.

Pour donner une forme :

– Inclure une image, si possible faite maison. Chercher le lien, y compris si c'est par absence apparente de lien, par contraste.

– Ecrire un texte d'une page (ou de deux défilements d'écran)... Renvoyer par des liens aux éventuels développements.

Pour tenir le rythme :

– Ecrire en un temps limite d'environ une heure.

28 août — Dans un mois

Sur l'ordre de la MLF³, dans un mois ce sera la rentrée au lycée.

1. <http://www.novarina.com/spip.php?article126>

2. <http://remue.net/cont/perecinfraord.html>

3. <http://www.mission-laique.asso.fr/>

Pas plus de nouvelles officielles que celles qu'on trouve partout sur Internet, qui ne donne pas encore à sentir les odeurs, les façons qu'ont les gens de bouger, de parler...

Hésitations. Nous pensons sans cesse à lui qui fera là-bas la première rentrée de sa vie.



6 septembre — Bombes, la suite



Hier nous avons signé et envoyé notre photo (en posant devant un tableau de Josiane Jalans) pour une campagne contre les bombes à sous-munitions⁴ à l'initiative de Handicap International.



4. <http://www.sousmunitions.org/home/home.php>

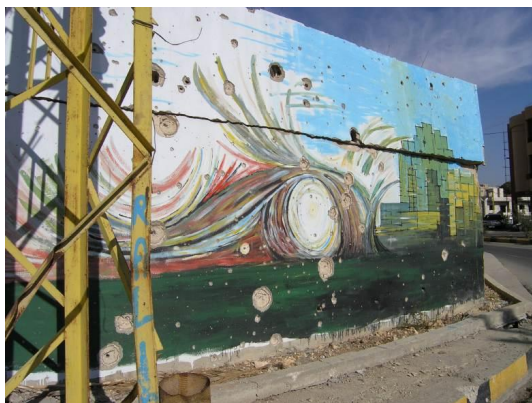
6 novembre — L'école à côté du pont

Internet – très aléatoire et très lent – à la maison depuis deux jours.

Entre temps : quelques notes à l'arrivée, à usage familial ou privé. La rentrée, les recherches de logement, de véhicule, d'habits, etc.

Nous habitons juste à côté de l'une des écoles publiques de Habbouche (nous avons vue sur la cour), à 15 minutes à pied du lycée, et à 150 ou 200 m d'un pont détruit.

Avant d'avoir une voiture, nous longions tous les matins l'école pour nous rendre à pied au lycée. Le mur le plus exposé a été vraisemblablement fendu en deux par le souffle de l'explosion du pont.





C'est Hassan, notre voisin du dessous, qui m'a passé la photo ci-dessus. À notre arrivée nous n'avons vu qu'une route ouverte sur le vide, parce tout était déjà déblayé. La précision de l'impact me paraît étonnante.

Pourtant, Hassan, qui se préparait à dormir, s'est réveillé chez sa tante, après avoir été assommé dans sa chambre par le souffle. Ce sont des récits similaires et les impacts dans les murs – à des centaines de mètres de la cible proprement dite – qui m'impressionnent le plus. Je n'avais pas imaginé que du béton, si loin, puisse être traversé net en un centième de seconde, que des alignements de cocotiers puissent être tondus. De la chambre de Côte on voit les trous dans les façades en face, dont un où l'on pourrait passer la tête. Le petit immeuble de deux étages où nous habitons n'a pas trop souffert – vitres, portes, balustrades soufflées – parce qu'il n'est pas dans l'axe.

Au fil du chemin vers l'école on découvre en permanence de nouveaux «trous».



11 novembre

On ne fête pas l'armistice ici... Le 22 ce sera la fête de l'indépendance.

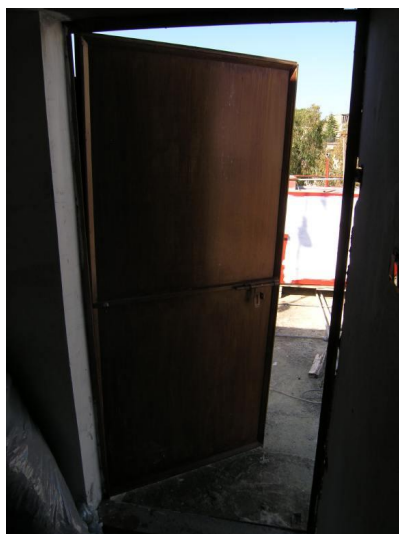
Je monte sur le toit-terrasse vérifier si le réservoir d'eau est suffisamment plein pour envisager un peu de nettoyage : il y a une coupure d'électricité, ce qui est quotidien, mais celle-ci s'éternise au-delà des quatre heures habituelles, et pour remplir il faut une pompe électrique.

J'en profite pour photographier le trou fait par un éclat dans la maison en face, évoqué le 6 novembre⁵. Ici on est à peut-être 200 mètres du pont détruit, l'immeuble en face comporte 3 étages.

5. <http://alleranabatieh.blogspot.com/2006/11/6-novembre-lcole-ct-du-pont.html> ↩



La porte de métal qui donne sur la terrasse s'ouvre mal, il faut la soulever pour la refermer : les gonds et les joints ont sauté à cause du souffle.



Dans la cage d'escalier on a un début de vue sur la vallée qui mène à

Nabatieh. La prochaine fois je prendrai du toit mais ce matin j'étais en contre-jour.



Notre porte d'entrée comporte un numéro en rouge : un chiffre d'inventaire des destructions, pour d'éventuels dédommagements. Véro croyait que c'était pour l'électricité. Je ne sais plus qui m'a expliqué ce que c'est.



12 novembre — Oliveraies



C'est à peu près tous les 500 mètres qu'on voit ces panneaux sur «l'autostrade». On ne sait pas ce que ça dit, mais ça nous confirme

que les mines et sous-munitions sont la principale raison qui nous font remonter vers un village qui y a échappé pour nous promener : un village chrétien sur la route de Saïda, signalé par des collègues.



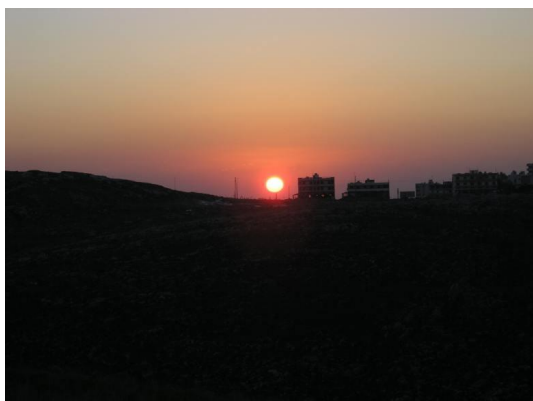
La chasse a repris, Les cartouches vides jonchent le chemin qui traverse les oliveraies.



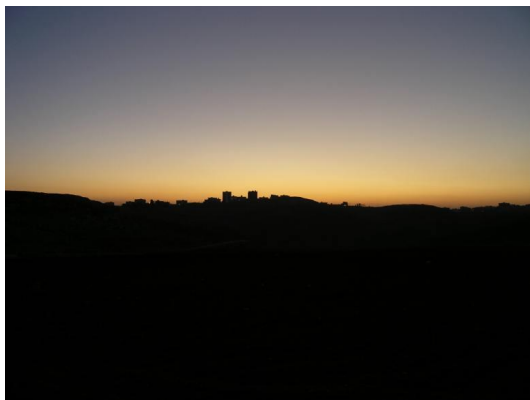
Ici au moins on peut courir et se glisser sous les arbres.



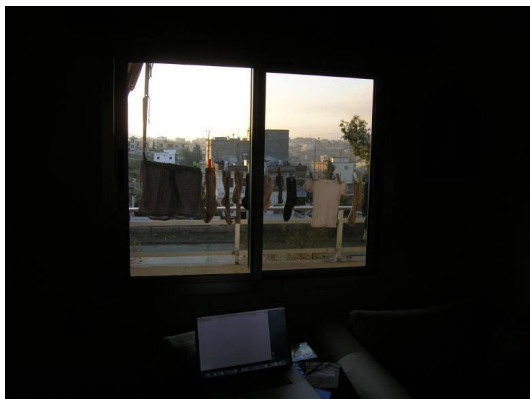
18 novembre — Depuis hier on sait où se promener à Habbouche



Pierre nous a montré un chemin de Habbouche dont il est certain qu'il a échappé aux bombes à sous-munitions, alors qu'il n'est pas certain de l'état de la vallée en contrebas où un pont a été détruit. Le sol est jonché de cartouches vides. Les chasseurs (il n'y a pas de saison puisque la chasse est officiellement interdite), sont réputés habiles et tirent en l'air (notamment sur des cailles, qu'on voit parfois vendre par des enfants). À l'aller on se demande si c'est derrière la montagne ou les immeubles que le soleil se couche si tôt, au retour on ne distingue plus qu'une ligne crénelée.



C'était hier. Tôt ce matin (Côme s'est réveillé vers 6h), je ne regarde plus de la même façon la vallée en allumant l'ordinateur pour voir s'il y a du courrier.



L'arbre dans l'axe du pont a été décoiffé, au petit matin ça nous permet de voir les collines à travers une idée de cime.



Le pont d'ailleurs, est déjà presque réparé : la pile centrale, basée sur l'autostrade à 4 mètres 50 dessous, a été refaite, avant-hier on coulait un première moitié, hier la deuxième. Il reste à couler une chappe uniforme, l'asphalte, et les parapets.



Côme et moi retournons dans «les collines» un peu plus tard, vers 11h. Sous le ciel mélangé, on a exactement ce qu'il faut d'éclaircies pour ne pas avoir froid.



Je lui demande sans cesse de rester dans le chemin, espérant qu'il prenne cette habitude, si un jour nous avons à nous trouver dans un endroit plus dangereux. Dans le même temps j'ai peur qu'il la prenne trop et n'ose plus jamais en sortir si nous nous promenons dans une forêt en France... Petit à petit je précise qu'ici, au Liban, on doit toujours rester dans les chemins ; il le répète, j'ai l'impression qu'il comprend au moins qu'ici c'est ainsi.



Quand on se retourne, on voit la voiture au bord du chemin (cherchez bien ! au centre de l'image).



On rejoint le village en passant devant de grandes maisons en construction.



19 novembre — Véhicules à Saïda

Promenade à moins d'une demie-heure de Habbouche, à Saïda, pour voir la mer et le souk.

Tout le long de la jetée on voit surtout des véhicules, avec quelques constantes.



Ainsi ces camionnettes utilitaires, où ont été laissés tels quels l'enseigne

et les slogans de l'entreprise d'origine, la plupart du temps allemande (ou suisse?). D'ailleurs de vieux camions affichent la marque Mercedes-Benz, même si l'insigne à l'avant du capot est souvent remplacé par une grande plume.



D'autres sont de marque improbable mais comportent toujours la cage métallique à l'arrière. D'après Pierre, une loi interdit l'importation de voitures de moins de 6 ans, mais cela ne s'applique pas aux pièces détachées. Le long de l'autostrade, des garages proposent de resouder des demi-carrosses de voitures pour en reconstituer de nouvelles.



Celle qu'on voit ici ressemble à beaucoup d'autres, celles qu'on voit notamment livrer le marchand de légumes en face, ou qu'on croise dans les oliveraies.

Même si la mer est toute proche dans notre dos, on trouve inattendus les bateaux au pied des immeubles abîmés par la dernière guerre — ou plutôt la guerre d'avant.



19 novembre bis — À Saïda, autour du chateau des croisés



Le château de mer de Saïda, face à une entrée du (ou plutôt dans le) souk, est un vestige des croisades. On en parle au moins une fois dans tous les guides touristiques, et les photos que j'ai prises doivent ressembler à celles qui y figurent déjà, si ce n'est que ce jour là il y a aussi un cargo qui n'y sera bientôt plus.



La vie du port prend le dessus, et si on regarde le chateau c'est surtout

pour vérifier qu'il s'y fond.





Les dattes au-dessus de nos têtes poussent sur des arbres publics et ne seront peut-être pas cueillies. Dans les premiers jours de notre arrivée, je jetais celles qui en une nuit tournaient au marron, croyant qu'elles avaient pourri, jusqu'à ce qu'on me dise que c'était ainsi qu'elles étaient les meilleures.



Ici apparemment tout est admis du moment qu'on soit en famille, ou qu'on soit un enfant. Un parent d'élève me disait que cette double vénération était une constante des pays du Moyen-Orient ; il est très rare par exemple pour un enfant de sortir sans cadeau d'une maison où il va pour la première fois. «Viens chez moi», c'est ce qu'on entend dire par ceux qui parlent français et veulent prendre Côte dans leurs bras, mais qui calquent la conjonction sur l'arabe.



On met parfois du temps à distinguer d'autres vestiges, ceux de la guerre, de la décrépitude naturelle des immeubles peu entretenus.



Au premier étage d'une maison de famille, des pneus aux fenêtres abîmées signalent le recyclage en entrepôt ou en garage. Le minaret a reçu des éclats. Mais tout cela, c'était encore la guerre d'avant.



Aujourd'hui on voit encore passer des camions remplis de fers à béton tordus et de gravats (au sud de Beyrouth, des entassements monumentaux). Ici, au sud de Saïda, une montagne aussi, mais d'ordures, au pied desquelles se sont installées des tanneries.



Ça n'empêche pas les pêcheurs de pêcher. On a tendance à chercher

des bateaux de guerre partout, comme s'il fallait vérifier que ce qu'on lit dans les dépêches d'agence est vrai, et on est démenti par les pétroliers.



22 novembre — Jour de fête en deuil



C'est la fête de l'indépendance. Hier Côme sortait de classe en tenant une petite couronne à l'effigie du cèdre libanais (qu'il refusait de mettre). Ce matin il se réveille avec un rituel «on va pas à l'école» qui est pour lui une façon de demander si on y va ou pas; et on

confirme que c'est jour férié, qu'on peut jouer sur le tapis que nous a prêté notre logeuse.

On sait depuis hier (d'abord par notre voisin du dessous, puis par les collègues, puis par Internet) que Gemayel a été assassiné. En revenant d'une promenade avec Côme dans les collines⁶, je passe à la station pour remplacer une bouteille de gaz ; au moment où je vais payer, on m'appelle de l'école pour confirmer (on s'en doutait) que l'école restera fermée, et que certains recommandent d'éviter de se promener dans des villages chrétiens.



Le pont est presque refait. Ce matin a été dressée une nouvelle effigie de Nasrallah au centre du rond-point tout proche. Au zoom je photographie à ma droite, du balcon, ce pont invisible sur l'image : la maison blanche, derrière l'arbre, est en face ; l'autostrade passe entre l'effigie et la maison, 5 mètres dessous. En face, les gens en congé discutent tranquillement chez l'épicier et me saluent de la main.

6. <http://alleranabatieh.blogspot.com/2006/11/18-novembre-depuis-hier-on-sait-o-se.html> ←



De la cuisine je prends la cour de l'école juste derrière, dont les grilles sont enjambées tous les jours après les cours par de jeunes hommes venus utiliser le terrain de basket. On m'a dit que toutes les écoles de la région finissent comme la nôtre, en début d'après-midi, rarement plus tard : ces horaires étaient imposés par le couvre-feu pendant l'occupation, et depuis rien n'a changé.

26 novembre — Habbouche by (sun)day



Sur la route qui mène à la promenade dans les collines, on prendra à gauche, juste devant la maison partiellement cachée par le poteau.



J'essaie de trouver un moyen de photographier le paysage de la mon-

tagne. Tentative avec un premier plan, et le noir et blanc. Mais le relief me paraît écrasé, et on ne voit plus le ciel...



Dans un virage, le chemin s'élargit. des 4X4 peuvent facilement venir jusqu'ici. À nos pieds, 5 ou 6 préservatifs usagés.



À l'entrée d'une oliveraie, un chasseur a vidé deux cartouches dans deux boîtes de soda. C'est probablement par hasard que c'est du

Coca-Cola ; mais ça me rappelle tout de même l'article⁷ de Jonathan Cook lu hier⁸ (dont j'ai retenu que la ligne de fraction politique au Liban se situe plus dans la question de l'alignement – ou non – sur la politique des Etats-unis que sur celle de la Syrie).



Le chemin qui mène à la vallée traverse quelques oliveraies, où, dans le doute, nous interdisons à Côme de pénétrer.

Nous habitons au 1er étage de cet immeuble, dans la partie qui n'est pas peinte. Je me rends compte à l'occasion de cette photo qu'en fait il y a eu un éclat dans le haut de la cage d'escalier.

7. <http://www.zmag.org/content/showarticle.cfm?SectionID=107&ItemID=11475> ↩

8. <http://alleranabatieh.blogspot.com/2006/11/25-novembre-habbouche-by-night-la.html> ↩



Dans le petit jardin qui ceinture l'immeuble, on trouve des petites oranges et des clémentines, ou des citrons. Mais là encore on ne laisse pas Côme y aller seul, parce que toutes les vitres étant tombées, c'est rempli d'éclats de verre.



Il y a deux semaines c'était la récolte des olives ; notre logeuse nous en a donné et nous a appris à les préparer (on les écrase encore vertes avec un maillet, on les laisse tremper en changeant l'eau régulièrement pendant trois ou quatre jours pour enlever l'amertume, puis on laisse tremper dans l'huile avec un peu de piment frais, en secouant le récipient trois fois par jour pour faire passer sur le dessus les olives imbibées du dessous). La première fois qu'on avait visité l'appartement, elle avait cueilli une grenade.

1er décembre — Quelles manifestations ?



Pour entendre l'extrait enregistré (par l'appareil photo) qui accompagne l'image, cliquer ici⁹ . Si vous pouvez traduire, merci de le faire dans les commentaires.

Vue du balcon, hier : la rue, l'épicier d'en face ; c'est un jour de grande manifestation à Beyrouth. Les cours ont fini plus tôt (11h), pour permettre à ceux qui habitent Beyrouth de rentrer sans encombres avant 15h. La mobilisation est très sensible depuis la veille : le village se vide, les haut parleurs des mosquées diffusent des discours — où j'arrive à distinguer quelques mots «de-mo-cra-si-ya», «lou-bnan» (Liban), etc. On est prié par l'ambassade de se tenir tranquille.

Je regarde les sites de journaux et les dépêches sur Internet, avec l'impression qu'on n'aboutit qu'à un automatisme simpliste : «pro» ou «anti» syrien, et tout serait dit... Ce matin, toutefois, je tombe sur un court article¹⁰ du Figaro qui rapporte quelques paroles de manifestants, et par là-même laisse une toute petite place à l'idée d'une plus grande complexité (malgré le titre) .

9. <http://thibaud.saintin.free.fr/2006/12/manif.m4a>

10. <http://www.lefigaro.fr/international/20061201.> ←

WWW000000724_demonstration_de_force_des_prosyriens_a_beyrouth.html



Rien de changé dans la cour de l'école qu'on voit de la cuisine : des jeunes jouent au foot après les cours après avoir enjambé les grilles.



Face à la cour de l'école, les immeubles voisins profitent du soleil de fin d'après-midi. C'est bientôt l'heure des moustiques malgré la fraîcheur croissante.



Loubna, notre logeuse, nous a donné du «zaatar», du thym sauvage séché puis broyé avec des graines de sésame et une autre épice acidulée — qu'on n'a pas trouvée dans le dictionnaire... On le mêle à l'huile d'olive et on l'étale sur du pain, ou dans les «manaïches», sortes de pizzas qu'on plie en deux et qu'on mange, bien tièdes, comme un sandwich.



3 décembre — Saïda ter



On voulait aller à Tyr («voir la mer», dit Côme, qui veut absolument que je fasse pipi dedans) mais il faudrait paraît-il une autorisation du consulat. Ragot ? Peu importe, on retourne dans le souk de Saïda. Sur la route on croise des voitures décorées de drapeaux, des bus, qui descendent à Beyrouth, où la manifestation continue. On descend pendant une dizaine de kilomètres, les oreilles se bouchent. Lorsqu'on passe au pied de la propriété de Nabih Berri, on sait qu'on est bientôt «en bas» ; il va falloir contourner le pont détruit qui nous permet de rejoindre une section d'autoroute, qui sera à nouveau coupée peu avant Saïda. Beaucoup de ponts sont cependant presque reconstruits.



Curieusement c'est au Japon que certaines ruelles du souk me font penser, du fait sans doute de l'étroitesse de certains passages, des échoppes, de l'artisanat, et de la tranquillité industrielle qui règne — le dimanche est un jour creux. Beaucoup de sunnites ici : des portraits de Rafic Hariri. On s'arrête boire un thé chez une chrétienne — elle nous apprend assez vite sa confession, comme si c'était une façon de s'identifier. On se perd sous des voûtes dont on ignore si elles sont privées ou pas, si elles datent vraiment du Moyen-Âge comme on en a l'impression, et si leurs odeurs sont vraiment restées les mêmes.



Aller dans le souk ou plutôt dans les souks : toute une partie est rénovée, l'autre pas. Le temps est compté, mais on prévoit déjà qu'on reviendra.



Au retour on constate l'avancement de la réparation du pont. Le matin, devant ce qui sera bientôt pour nous l'entrée du pont, des saisonniers syriens se postent pour attendre un éventuel employeur à la journée. La Syrie, vue d'ici, c'est donc plutôt ces travailleurs précaires, ou ceux qui font les travaux difficiles, comme les ouvriers du pressoir à olives, à quelques centaines de mètres de la maison.



J'ai lu sur Internet qu'Israël avait l'intention de transférer à l'ONU le contrôle du nord d'un village qu'il continuait d'occuper depuis la trêve. J'ai l'impression que cette information aux conséquences importantes (et territoriales) ne provoque pas de longs commentaires dans la presse, par rapport aux «analyses» des manifestations à Beyrouth.

De la salle des profs, on voyait hier les montages s'éloigner par superpositions bleutées. Achraf m'a dit que la plus lointaine, c'est «les fermes de Chebaa», et que les gens d'ici l'appellent «la montagne du sheikh» parce l'hiver elle se couvre de blanc.

5 décembre — Aoun, Corm, et autres façons de voir



C'est compliqué : entre ce que disent les profs qui viennent de Beyrouth tous les matins, ce que disent ceux qui sont du coin, ce que disent les élèves, excités par ce qui est en train de se passer, ce que dit la presse locale, et surtout ce qu'on n'entend raconter ni à la télé ni à la radio ni dans les dépêches...

On commence par se méfier. Par exemple hier ce monsieur francophone qui, entre deux bouchées de son sandwich, m'explique en détail (chez le marchand de poulet où il m'aborde, après m'avoir entendu demander en français comment on dit «poulet» en arabe — et j'ai déjà oublié) pourquoi il accuse directement d'ingérence les Etats-Unis. Un peu plus tard, je lis une dépêche (AFP ou AP ou Reuters) sur Internet, qui relate froidement qu'une nouvelle guerre déjà annoncée pour l'été 2007, et que certains hommes de pouvoir la présentent déjà comme une conséquence inévitable (faut-il comprendre «juste» ? «punitive» ?) si Siniora devait démissionner.

Alors que je voudrais ne pas seulement me méfier mais aussi comprendre, je me retrouve à douter de plus en plus profondément de ceux qui sont supposés expliquer : pourquoi ai-je l'impression si vive que ce que j'ai sous les yeux et dans les oreilles dément les explications des grands médias ?

Du côté de ceux qui ont parfois tendance à facilement s'autoproclamer «indépendants», et sans aller jusqu'à tout prendre au pied de la lettre, je suis en tout cas conforté dans l'idée d'un simplisme dangereux chez les «dépendants».

Par exemple, j'ai enfin pu lire le discours du général Aoun ¹¹ prononcé le vendredi, jour de la grande manifestation, et je m'étonne qu'il n'ait été nulle part cité dans les dépêches, ni sur les site du Monde, du Figaro, de Libération, de l'Orient le jour. Ce que dit le général serait-il complètement faux? Agirait-il par pure ambition politique? Serait-il un «prosyrien» qui se déguise? Ou pas du tout, il serait de totale bonne foi? Qui croire?

Repris sur plusieurs sites, un article de Georges Corm : Hezbollah et Israël, aux sources du conflit ¹² . Le début de l'article analyse la façon dont on prétendait déjà, pendant la guerre de l'été 2006, expliquer ce qu'est le Hezbollah. Ce qui me saute aux yeux c'est la façon dont il reconstitue en quelques lignes la seule explication — ou presque — fournie jusqu'ici à la télévision, à la radio, dans la presse. Si l'auteur la dénonce très clairement, je la vois pourtant encore se répéter inlassablement sur Internet, et l'imaginer déjà décuplée sur la télé et à la radio — aux heures où l'on mange et où l'on écoute d'une oreille mi-attentive, mi-distraite par la nourriture et l'anticipation des tâches à venir.

J'ai beaucoup plus peur de ces clichés (qui semblent déjà nous préparer aux prochains bombardements) que de mes nombreux voisins commerçants qui ont chez eux le portrait de Nasrallah.

11. <http://www.voltairenet.org/article144266.html>

12. http://www.europe-solidaire.org/spip.php?page=article_impr&id_article=3709

7 décembre — Une dépêche à la loupe, parmi tant d'autres



Ce soir Véro est sortie deux fois pour chercher à voir d'où venaient le discours et les bruits de foule. On reconnaît la voix désormais parce qu'on nous l'a signalée à plusieurs reprises : Nasrallah parle ce soir sans doute sur tous les postes de télévision du quartier ou presque, à 20h30. L'information, pour nous qui ne parlons pas arabe et n'écoutons pas la radio, circulait oralement : d'un seul coup, à la récréation, on entend dire que «ce soir on en saura plus parce que Nasrallah va faire un discours », et ce n'est pas un «on-dit» mais une certitude. À cela on mesure autant l'efficacité du «téléphone arabe» (qui avait fait office d'agence immobilière quand nous cherchions à nous installer) que la profondeur du soutien populaire, puisque c'est apparemment ce moyen là qui fonctionne pour beaucoup. Chacun devient, qu'il soit admirateur, ennemi de ce monsieur ou simple indifférent, un vecteur de l'information, au nez et à la barbe des avions israéliens (officiellement en quête de renseignements)...

C'est aussi par le «téléphone arabe» qu'on sait déjà quels types d'actions politiques sont prévues après la manifestation de dimanche, mais la dépêche AFP que je lis ce soir ¹³ reste prudente : «L'opposition,

13. <http://fr.news.yahoo.com/07122006/202/liban-l-opposition-durcit-son-mouvement-la-crise-s-installe.html> ↩

qui n'a pas précisé la nature de ses actions futures»... J'ignorais détenir le secret de tactiques politiques du seul fait d'habiter au sud du Liban, et pourtant la dépêche me range implicitement dans «l'opposition». Ça me permet de constater que l'apparente objectivité d'une dépêche oblitère les choix politiques qu'elle opère — dans sa façon même de dire ou ne pas dire, ou plutôt : de dire qu'une information n'est pas communiquée... Suffit-il donc de ne pas habiter ici pour ne pas déjà le savoir ?

Pour la première fois je remarque un léger changement de vocabulaire, que je crois significatif : «Les manifestants menés par le puissant mouvement chiite pro-syrien Hezbollah, en sit-in depuis une semaine à Beyrouth pour faire chuter le gouvernement soutenu par les Occidentaux, se préparent jeudi à durcir leur mouvement». La nouveauté ce n'est pas, bien sûr, la mention désormais systématique «pro-syrien», mais celle qui concerne le gouvernement de Siniora déclaré «soutenu par les Occidentaux». Lesquels ? Pourquoi ? Quel est la portée de cette mention ? Le terme «anti-syrien» n'est plus autant mis en valeur qu'auparavant. La nouvelle ligne de fraction serait donc : «pro-syrien» contre pro-«Occidental» ? Ce n'est donc plus l'affaire entre libanais. Mais alors, qu'est-ce que c'est, «occidental» ? Qui est-ce ?

Une remarque entendue dans les premiers jours de notre arrivée. Un libanais s'étonnait de la remarque d'un autre nouvel arrivant : «quand on voit au Liban le soutien populaire pour Nasrallah, alors qu'est-ce que ça doit être, dans le monde, pour Ben Laden ?». Ça l'avait fait beaucoup rire, et il avait répondu que là où le premier est populaire, le second ne l'est pas.

Sans qu'on ait besoin de se prononcer sur la véracité de cette réplique, elle introduit le décalage qui permet de tempérer la fin de la dépêche : «Le quotidien français *Le Monde* fait état jeudi d'un «document confidentiel» révélant l'existence au Liban d'un «commando d'une cinquantaine de militants affiliés à Al-Qaïda» dont l'objectif serait d'assassiner, à l'instigation de Damas, 36 personnalités anti-syriennes. Ce document aurait été adressé au siège de l'ONU «par un haut fonctionnaire de l'organisation déployé dans la région».

Pourquoi est-ce qu'on garde cette information pour la fin ? Un complot d'une telle gravité ne mériterait-il pas une dépêche à lui tout seul ?

Pourquoi autant de guillemets et de conditionnels ? Voilà qui révèle surtout le choix (ou la négligence) d'établir un lien Nasrallah – Syrie – Al Qaeda. Les trois noms dans la même dépêche... L'article du Monde en question est, lui, beaucoup plus prudent et précis quant aux sources. Et on comprend encore mieux qu'une dépêche dit surtout ce qu'elle veut.

Pendant ce temps là, je suppose, s'il fait beau, on continuera sans doute de pêcher à Saïda (photo du 3 décembre¹⁴).



14. [http://alleranabatieh.blogspot.com/2006/12/3-dcembre-sada-ter](http://alleranabatieh.blogspot.com/2006/12/3-dcembre-sada-ter.html) ↩
.html

8 décembre — Un aller-retour à Beyrouth



Il a fallu aller à la direction générale de la Sécurité Générale à Beyrouth, pour essayer de faire prolonger notre visa de travail, mais sans avoir encore de permis de travail (parce qu'il n'est pas signé par le ministre démissionnaire. . .). Nous serions quelques milliers dans le même cas.



Sur l'autoroute, à l'approche de Beyrouth, une grande affiche de Nasrallah avec le bras levé (recto/verso). Sur certains ponts reconstruits (pas tous. . . il faut faire de nombreux détours, surtout aux alentours de

Saïda), un bandeau : «*with your patience, defeat has gone*». Lorsque nous arrivions fin octobre, l'entrée de Beyrouth était quadrillée par des images de soldats, avec le slogan en arabe, anglais et français : » *la victoire divine*».

On y est allés pour rien, à la Sûreté : on est passé d'un bureau à l'autre, d'un bâtiment à l'autre, d'une fouille à l'autre, pour finir dans un petit bureau avec deux hommes en treillis qui non, décidément, ne sont pas au courant que nous avions pris rendez-vous, et qui nous disent qu'il faudrait aller à Nabatiyé, d'où nous dépendons administrativement, etc.



La rue de Damas où se trouvent la Sûreté, le consulat de France et le Grand Lycée n'est pas très loin d'Achrafieh, un quartier chic, où on décide d'aller boire un café. La place Sassine est surveillée par des chars, comme à peu près tous les points de passage importants. Presque tous les ponts ou passages importants, de Nabatiyé à Beyrouth, étaient surveillés par des militaires.

Les bâtiments décrépits se mélangent aux rénovations ou aux constructions récentes ; sur l'autoroute on voit beaucoup de ces arrières d'en-

trepôts, sans fenêtres, dont on se demande s'ils servent ou s'il s'y trouve quelqu'un.



Certains sont complètement criblés d'impacts de balles ou de mortier, et malgré (grâce à ?) la violence et l'acharnement qu'ils rendent palpables, ils nous frappent par leur beauté insolite (nous n'avons pas pris de photo mais d'autres s'en sont déjà chargé, notamment Mocafico¹⁵ (merci à Vincent Baby), qui photographie de grands bâtiments isolés — dont l'ancien cinéma, non loin de la mosquée érigée par son fils à Rafic Hariri).

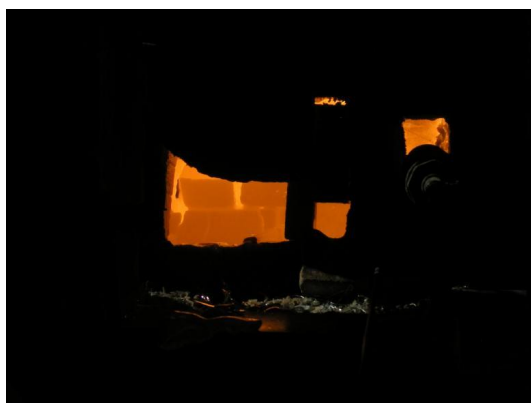
L'un de ceux qu'on remarque vite et qui sert de repère se trouve à un gros carrefour au bas d'Achrafieh : un immeuble ancien à colonnes, d'une belle pierre jaune, avec des pans entiers dévastés qui laissent voir l'intérieur, les papiers peints, les plafonds — tel quel au milieu de la ville toute neuve et des voitures dernier cri.

15. <http://www.mocafico.com/beirut.html>

17 décembre — Trompe-l'oeil (au pluriel)



En regardant les abords du four de souffleurs de verre, sur la route de Tyr, on pense à la guerre. Et pourtant c'est seulement parce *qu'on nous a dit* que, là où on se trouve, elle a eu lieu ; arrivés *après*, on ne l'a pas «vue», on n'a que cela qu'on croit en savoir : la fumée et le désordre parmi le métal et le béton. Cette photo comme un trompe-l'oeil.



Mais pourquoi est-ce qu'on y pense, alors ? Parfois ce sont les

déminages : plus qu'un simple bruit de pétard, c'est le mouvement de l'air et l'impression que le sol a vibré ; et pourtant ce n'est «qu'une» sous-munition : on ne peut pas savoir ce que ça peut bien faire, un pont, un immeuble, une route qui sautent. D'autres fois encore c'est le fait qu'il y ait eu des débuts de panique chez les élèves, à l'école, lorsqu'à la carrière, en contrebas, on faisait descendre un pan de montagne. Pas le bruit, donc, mais le mouvement du sol ou de l'air ; l'inquiétude, la tension des gens.



Au retour on va encore à Saïda. . . On croise deux de ces vieux camions Mercedes qui trimballent des entassements de fers à béton tordus. On recycle le verre chez le souffleur ; ailleurs sans doute aussi l'acier.



Côme, lui, satisfait sa curiosité pour les engins, les moteurs, les klaxons ¹⁶ (cliquer pour l'entendre parler de Steve Waring — et entendre aussi dans sa voix l'hiver tombé sur les maisons sans isolation et sans beaucoup d'électricité).

16. <http://thibaud.saintin.free.fr/2006/12/vieillebagnole.aiff>

23 décembre — Derniers quarts d'heures



Le jour où on s'en va pour les vacances de Noël, on emprunte le pont désormais réparé et asphalté... on rejoint l'école où nous attendent quelques collègues avec lesquels nous avons loué en commun un van. Il est midi : plus de Syriens venus attendre un emploi à la journée (ils sont là quand on passe vers 7h45).

Après Saïda, on a la bonne surprise de pouvoir emprunter un tronçon d'autoroute qui était encore fermé la veille au soir, aux dires de ceux qui y étaient passés à ce moment là. Tous les ponts ne sont pas réparés pour autant, et dans cette ascension vers le nord, on passe les trois installations provisoires mises en place par l'ONU (je crois).

Ralentissements, bruit de ferraille et de bois à chaque traversée, klaxons. À la sortie du dernier, le panneau «vive la France / Vive Chirac» est là depuis que nous sommes arrivés.

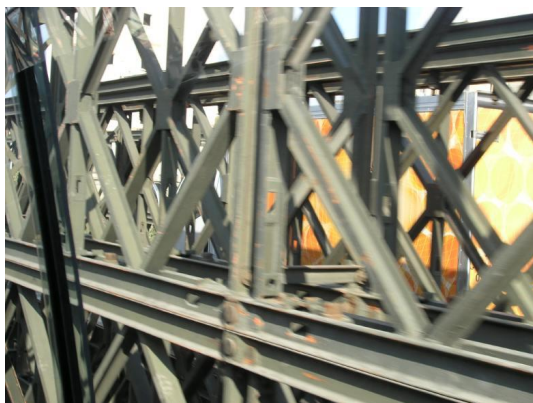
On longe assez longtemps le camp de Chatila¹⁷ avant d'accéder à la zone de l'aéroport.

Sur cette autoroute, comme partout ailleurs, des gens s'arrêtent et sortent de voiture. Il n'est pas rare de voir quelqu'un rouler à contresens pour éviter un détour.

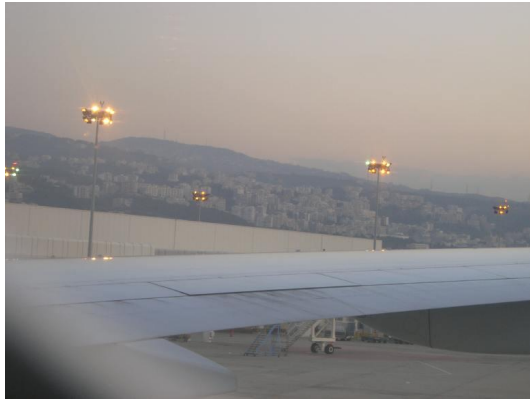
Un dernier aperçu de début de collines, peu avant de partir. Dans la voiture on a parlé des derniers développements autour de

17. <http://www.monde-diplomatique.fr/2002/09/PEAN/16863>

l'arrestation de trois journalistes enquêtant sur la mort de Gemayel, des incertitudes quant à ce qui se sera passé (ou pas, ou pas encore) d'ici janvier. On pense qu'on va avoir froid à l'arrivée à Paris, mais seulement dehors et pas dans les maisons : c'est une perspective qui nous réjouit.







11 janvier — Vous voyagez pendant les vacances, Monsieur ?



Aaita El-Chaab

Jusqu'au dernier quart d'heure on avait joué le jeu d'une rentrée ordinaire, avec des cours qui rentrent dans les cadres : «argumenter, convaincre, délibérer, persuader», «problématique», «relever», «noter dans la partie ceci ou la partie cela»... parce qu'après la guerre il fallait un retour à la normale, ou plutôt à la norme.

Le dernier quart d'heure, les élèves m'ont demandé si je «voyageais» pendant les vacances — ici on ne *part* pas *en voyage* parce qu'en arabe un seul mot suffit — et j'ai demandé ce qu'ils avaient envie de raconter après un été de guerre, suivi d'une rentrée tardive, et d'un trimestre sans vacances jusqu'à Noël, avec 6 jours de cours par semaine pour «rattraper».

Ce qu'il reste, entre autres, maintenant que la semaine de rentrée est presque finie : N. qui raconte comment, «au début de l'école», les missiles explosaient sur la colline, là, juste en face, et qu'il n'avait, alors, pas encore peur, parce qu'il n'était qu'en CE2 et ne se rendait pas compte, prenant A. à témoin qui lui aussi était là ; que sa maîtresse était tombée dans les pommes, qu'une autre avait sauté

immédiatement dans sa voiture pour s'enfuir, alors que eux savaient déjà que ça n'allait pas durer. L'été dernier, ils avaient cru que ça allait être comme d'habitude, mais au delà des quelques jours habituels ils avaient commencé à se demander si ça allait durer, et la peur était revenue. Il me reste aussi cette phrase de M., dite si doucement : «Monsieur, moi j'ai déjà vécu trois guerres». Elle ajoute qu'elle ne se souvient pas de la première, parce qu'elle était encore bébé. *Le loup et l'agneau* dont l'ironie du premier vers était devenue d'un seul coup palpable, au moment de l'expliquer.

La photo qu'il faudrait : je ne l'ai pas encore prise, je la mettrai en ligne plus tard : à la mi-novembre j'ai ouvert l'armoire du fond, dans la salle 113, j'en ai extirpé de vieux exposés roulés (Voltaire, Candide, Les Lumières... des extraits de dictionnaires copiés et mis en page), des photocopies inutilisées d'un sujet de brevet sur *Le loup et l'agneau*, mais aussi une vue satellite agrandie : un village en noir et blanc. Je l'ai punaisé sur le liège du fond de la classe, pas pour les élèves, mais pour pour pouvoir y jeter un coup d'oeil de temps en temps en faisant cours — par fascination pour ce que les cartes introduisent dans ce qu'on vit : une lecture potentielle de là où on est, qui donne un autre sens à ce qu'on fait, une sorte de bouée souvent utile pour se rappeler qu'en classe ce n'est pas grave, qu'il faut laisser aller, s'extraire — le premier réflexe des Premières qui s'installaient avait été de m'expliquer que ce village n'existait plus, qu'il était entièrement détruit, qu'ils le connaissaient bien, qu'ils habitaient à tant ou tant de kilomètres... J'ai retrouvé la carte telle quelle le lundi 8 janvier à 8h.

21 janvier — Vous m'avez suivie sous l'orage

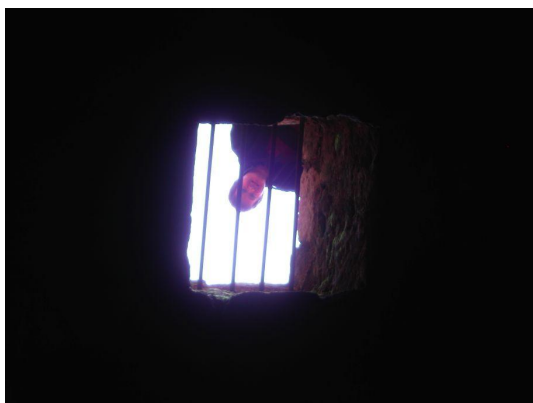


Photo : «citadelle» de Tripoli la semaine dernière

En ce moment c'est Ashoura : on fête la mort de Hussein, fils du khalife Ali — celui dont les chi'ites auraient voulu qu'il soit le premier khalife et pas le quatrième. Il a plu avant-hier et hier. On entend les haut-parleurs de la mosquée depuis trois heures : le ton explicatif a fait place à des lamentations. J'écoute du jazz (John McLaughlin, Zakir Hussein, T. H. «Vikku» Vinayakram, Hariprasad Chaurasia : *Remember Shakti*).

On a appris que notre déménagement des Philippines n'est toujours pas arrivé en France : elles sont coincées au Havre, les caisses où nous avions mentionné «Lebanon» au marqueur noir, pour ne pas les confondre avec celles qui partaient pour la France, mais qu'il a fallu finalement rerouter vers la France. Nous voilà donc sans «nos affaires» depuis presque 7 mois, et encore des étrangers. J'ai retrouvé cette ébauche de texte écrite aux Philippines, auxquelles nous pensons beaucoup depuis notre retour ici :

Il lui fallait s'adresser à quelqu'un qui pût comprendre parce qu'il aurait lui même connu, senti, touché, goûté, usé son corps dans la poisseur et la pluie d'orage,

Reconnu l'odeur

L'intrusion de l'étrangère jusque dans la poiseuse de l'air

Les guerrières très suspectes de Saint-John Perse

*L'odeur de mort du poisson séché jeté dans l'huile au lever du jour,
dans un bruit de casseroles et de rires*

*Les cris du vendeur de taho qu'on manque de peu parce qu'il passe à
vélo, mais que l'intermittence de son cri ne permet pas de localiser
suffisamment tôt pour être à la porte au bon moment — et le héler, ça
se fairait si on était d'ici, mais on n'en n'est pas, on est d'ailleurs, on
est celui dont la présence ici est étrange, avec des motifs probablement
supérieurs, et qu'on regarde comme s'il devait avoir quelque chose à
révéler sur sa présence : «do you like the Philippines?» On y fait,
cela va de soi, du business, on est venu profiter de ceux qui n'ont plus
rien d'autre à vendre qu'eux-mêmes, et qui en rient,
de cette poiseuse jusqu'aux rues bondées de Pasay, où le poisson
grillé — qu'une fille en jupe rouge trop courte pour son âge avale à la
cuiller avec son riz — se vend à la porte du bordel, à deux mètres du
bouchon*

23 janvier — En questions



Vue de notre balcon : la maison en face, un peu de fumée au loin

Ce matin Côme a vu des informations à la télévision, chez la voisine, et posé des questions. Après la sieste : *« Pourquoi i-ya de la fumée au loin ? Pourquoi les gens i brûlent des peuneus ? Il a des gens qui sont en train de faire un grand zincendie de peuneus. Parce que i veuillent pas que les gens aillent sur la route. Ils veulent pas qu'i vont travailler. Et alors les gens i bloquent la route avec les peuneus. Pourquoi i zont fait un grand zincendie là-bas ? Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Pourquoi c'est l'ambulance ? Est-ce que c'est l'ambulance qui est venue ? »*. On va jouer aux pompiers.

D'autres questions que je me pose à la lecture de quelques dépêches et articles dans la presse française ou francophone : pourquoi n'y explique-t-on pas quand et comment s'est creusée la dette libanaise ? Pourquoi des syndicats libanais sont-ils impliqués dans la grève ? Pourquoi s'est-on mis à parler de la guerre de l'été dernier comme celle « d'Israël contre le Hezbollah » ?

Au moment de prendre la photo j'entendais les éclats de voix des gosses de l'immeuble voisin — dans la cage d'escalier qui leur sert de terrain de jeu. L'un d'eux avait prêté son 4X4 en plastique jaune à Côme avant qu'on parte pour Noël. Les haut-parleurs de la mosquée en face diffusent des chants, probablement pour Achoura¹⁸ (voir aussi cet article¹⁹).

18. http://fr.wikipedia.org/wiki/Husayn_ben_Ali

19. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Achoura>

26 janvier — Quelques vues d'Achoura à Nabatieh



«Pourquoi les meussieurs i sont tout nus ? Pourquoi i vont dormir ?». Côme n'a pas tout vu (notamment les flagellants), et on ne l'emmènera pas pour le point culminant de la célébration chiite d'Achoura²⁰ : le 10e jour (mardi prochain), entre autres, le sang sera versé de façon ostentatoire : les pénitents, habillés de blanc, s'entaillent la tête et défilent en se frappant pour entretenir la blessure — on voit parfois la cicatrice sur la tête d'adolescents ou d'enfants, qui sont de la célébration (c'est un deuil). On évoque ainsi la décapitation d'Hussein ben Ali²¹, en même temps qu'on rend hommage à son courage à la bataille de Kerbala, qu'on affirme sa légitimité et qu'on glorifie son sacrifice pour la cause : son martyre. Nombre de cheikhs et le Hezbollah invitent à refuser de verser le sang, mais notre impression, au milieu de la foule et du bruit, est d'être plongé dans un deuil qui vient de trop loin pour en tenir compte.

20. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Chiisme>

21. http://fr.wikipedia.org/wiki/Husayn_ben_Ali



Les gros panneaux publicitaires sont en partie masqués par des bande-

rolles noires commémoratives, des portraits, des drapeaux. Plus haut dans la rue principale, les soldes saignent d'avance.

Chez les sunnites, d'après Naoufal qui nous a tout expliqué, et avec lequel nous avons passé la soirée après l'avoir croisé par hasard, pour Achoura²² on célèbre plutôt la sortie d'Egypte de Moussa (Moïse), et on jeûne deux jours. Ce soir, ce que nous avons vu du défilé a duré environ deux heures, avec des hommes qui se frappent régulièrement au cœur ou à la poitrine, soutenus par des percussions. Pour avoir une idée du son, cliquer ici²³, là²⁴, here²⁵ ou there²⁶ (traducteurs bienvenus dans les commentaires!).



22. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Achoura>

23. <http://thibaud.saintin.free.fr/2007/01/achoura1.wav>

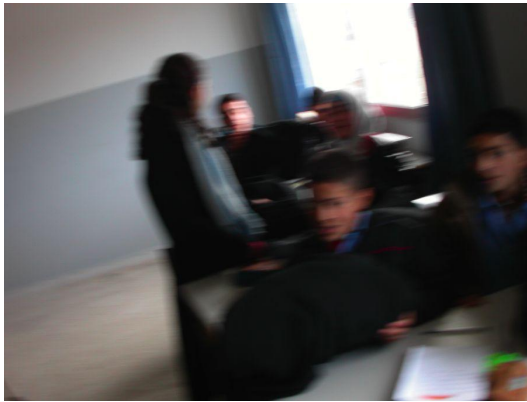
24. <http://thibaud.saintin.free.fr/2007/01/achoura.wav>

25. <http://thibaud.saintin.free.fr/2007/01/achoura3.wav>

26. <http://thibaud.saintin.free.fr/2007/01/achoura4.wav>



8 février — Ma fi karaba



Véro a participé à une distribution d'anoraks dans quatre écoles publiques de la région ; l'une d'elle avait été touchée pendant la guerre de juillet dernier, et paradoxalement ça a permis de construire une salle supplémentaire (une salle de physique) ; dans les autres écoles, le dénuement ; dans toutes (y compris la nôtre), des affiches de prévention contre les mines . L'opération, à laquelle des personnes du Lycée Protestant de Beyrouth se sont jointes, était organisée par le

comité de solidarité du Lycée franco-libanais de Habbouche, à partir de collectes.



Pas d'isolation... Il a beaucoup plu ces derniers temps, et le vent du sud nous tombait dessus après avoir balayé les fermes de Chebaa, couvertes de neige. Dans les maisons, on a froid (chez nous, 11-12°) ; ceux qui ont un petit poêle à mazout («soubia») peuvent chauffer une pièce pendant la journée, d'autres (comme nous) utilisent les chaufferettes sur roulettes, où on loge une bouteille de gaz. On se couche en crachant de la buée. Pour lire au lit, on alterne les mains pour éviter le refroidissement de celle qui tient le livre. On arrête l'ordinateur quand le doigt se raidit sur la souris.

Depuis bientôt 2 jours il ne pleut plus, et dès que le vent du sud cesse, la sensation de froid s'atténue très vite. Mais on a de moins en moins d'électricité : 45 minutes le matin par-ci, une ou deux heures le soir, ou l'après-midi, et un peu plus la nuit (4 ou 6 heures)... En arabe libanais l'électricité a un nom de sorcière, qu'on invoque le plus souvent pour déplorer son absence («ma fi karaba» : il n'y a pas d'électricité), ou pour annoncer son retour («fi karaba») – dont on ignore toujours s'il durera les 2, 4 ou 6 heures que l'habitude des horaires alternés nous fait prévoir (ou désirer).

Les coupures prolongées se répercutent sur le chauffe-eau, et l'un des premiers réflexes, le matin, c'est de vérifier s'il y a eu de l'électricité

la nuit en faisant couler quelques instants. Ensuite, allumer les deux chaufferettes à gaz (l'une dans le couloir, l'autre dans la cuisine), orienter celle du couloir vers la porte de la salle de bain ouverte – pour faciliter plus tard le déshabillage et la douche. En allumant dans la cuisine, regarder sur la porte du frigo si le petit carré bleu est allumé ou pas. Dès que l'électricité revient, si on est à la maison, on en profite pour lancer une lessive – qui parfois, interrompue, reste coincée plusieurs demi-journées de suite, alors il faut recommencer pour éviter que le linge une fois séché ne sente la vieille serpillière. S'il pleut, on suspend à l'intérieur, parce que dehors ça se trempe. On comprend l'utilité des grands rideaux extérieurs sur les balcons, mais les nôtres ont été déchirés par le souffle de l'explosion du pont, l'été dernier.

On se débrouille, et on est mieux lotis à Habbouche que dans les villages du sud où l'électricité ne vient que 2h par jour, quand elle vient. Le lycée dispose d'un générateur très puissant, on peut chauffer. Nous avons un «UPS» : une batterie de camion branchée sur un transformateur et qui permet d'avoir au moins de la lumière et l'ordinateur.

12 février — Un tour à Tyr

L'électricité revient depuis hier aux 2 fois 4h par jour habituelles : j'ai entendu dire qu'il y avait eu une livraison de pétrole. Et il fait beau.

Pour aller de Habbouche à Tyr par la route qui longe la mer, on passe deux check-points de l'armée libanaise. Au premier je n'ai pas bien compris le geste du soldat et me suis arrêté au lieu de simplement ralentir, comme tout le monde (au second le pli était pris) : c'est l'appréhension sans doute d'aller dans la zone «formellement déconseillée», colorée en rouge sur la carte des Conseils au voyageurs²⁷ du ministère des Affaires Etrangères. Mais sur la même carte, à Nabatieh, on y est déjà tous les jours, dans ce rouge dont on se

27. http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/conseils-aux-voyageurs_909/pays_12191/liban_12277/index.html ↵

demande ce qu'il veut dire pour ceux qui y vivent. Ce n'est qu'au retour qu'on je me dirai qu'au fait, on est forcément passés au dessus du Litani, et que je ne me souviens pas l'avoir vu ; je ne me souviens que d'un pont réparé, reconnaissable à l'asphalte neuf, sans avoir même pensé à l'eau, et c'était un petit pont qui n'a sans doute rien à voir. Véro, elle, se souvient d'une rivière boueuse qu'elle pense pouvoir être ça : cette limite symbolique fait peur sur la carte et connote ce qu'on disait de la guerre (vue de loin, dans des bureaux climatisés de rédactions), et qu'on oublie en longeant les bananeraies.

Sur la route, on est occupé à viser pour que les nids de poule passent au centre de l'essieu, tout en calculant les courbes pour ne pas se faire arracher l'aile gauche par ceux qui doublent de trop près (le fait de doubler semble donner trois droits : celui d'obliger le conducteur en sens inverse à se rabattre, celui de frôler le doublé en klaxonnant, et celui de ne lui en laisser plus aucun — sinon écraser des piétons en se rabattant sur le bas-côté, entrer en collision avec le véhicule arrêté sur la voie qui nous faisait ralentir, ou s'arrêter). Sur toutes les routes qu'on emprunte depuis le 23 janvier, les barages de pneus enflammés ont gravé des traces noires dans l'asphalte. À l'approche de Tyr on voit de plus en plus de véhicules blancs de la FINUL ou du HCR, de la Croix Rouge : c'est une base.



Lorsqu'on gare la voiture près du port indiqué sur le guide, là où on a décidé d'aller en premier, on est en face d'un café. L'alcool se vend moins discrètement qu'à Nabatieh, et moins cher... On se dit que vu le nombre de «U. N.» dans le coin, les stocks de Heinekein doivent trouver de plus en plus de preneurs.



Dans le port et les ruelles alentour s'affichent des symboles chrétiens. Plus loin dans une ruelle du quartier, une porte exhibe le visage de Samir Geagea²⁸ (si je ne me trompe pas). À quelques centaines de mètres de là, on exhibe ceux de Nasrallah, d'Aoun et de Berri.



28. http://fr.wikipedia.org/wiki/Samir_Geagea

Deux vieux hommes, dans le café-entrepôt, se sont installés dos à la salle, attentifs à regarder la rue en silence. Le café est rempli de vieux objets : un percolateur, des flippeurs «Gottlieb», où les chiffres défilent en rouleaux, et auxquels plusieurs personnes peuvent jouer ensemble, parce que «it's more fun to compete». Dans un coin, un réduit dont la porte ne ferme plus, et où l'eau coule en continu dans l'urinoir... pour Véro il faudra attendre. Le bus scolaire que les deux vieux regardent passer est sans doute une donation du Japon. À Habbouche, c'est le camion poubelle qui porte des fleurs roses de sakura²⁹.



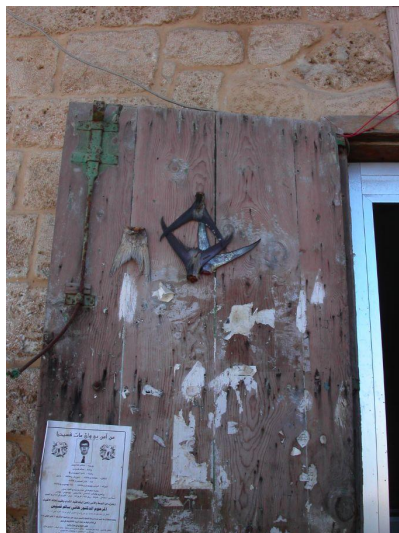
La pêche est artisanale, les bateaux sont fabriqués, à quelques mètres du port, sur le même modèle.

29. [http://www.lejapon.org/info/modules.php?name=News&file=](http://www.lejapon.org/info/modules.php?name=News&file=article&sid=779) ↩
article&sid=779



On découpe le poisson à mesure qu'on le vend.





Le jet ski se recycle bien. Le pilote avait emporté avec lui une bouteille *Sunsilk* pour shampouiner son chien, qu'il promènerait plus tard sur son scooter de terre.



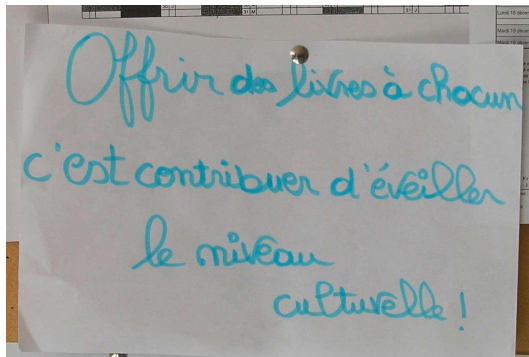
Les bâtiments en réfection côtoient les fouilles archéologiques.



Tyr est une presqu'île. Le petit port était au nord, on finira la promenade sur le front de mer au sud, où se côtoient les restaurants et l'hôtel loué par la Croix rouge. . . Côme peut jouer sur un bout de plage de sable gris. Dans le fond, d'autres colonnes romaines, qui nous renvoient avant JC.



19 février — Corriger ça sert à quoi ?



Il y a depuis plusieurs mois du par-cœur, des «*Monsieur est-ce que c'est juste ?*» brandis en même temps qu'une copie où parfois les lignes ont été numérotées de 5 en 5 (on le leur a appris, il le refont

comme-dans-le-manuel³⁰ – crispation obstinée, peut-être une sorte de stabilité factice, arc-boutant contre la guerre dans les têtes), et puis il y a (après des heures entières à mettre du rouge dans les interstices), le texte qui suit – et l'idée qu'il faut absolument continuer à jongler au milieu :

«En touchant le langage, on touche une pierre de fondement. Si la langue est atteinte, c'est toute l'accroche au réel qui s'en trouve modifiée : tout l'édifice bouge. Tout l'ivresse du travail vient de là – et la peur. On travaille au fond, à creuser, terrasser, détruire. Que faut-il pour faire ce travail ?... De la haine, l'esprit de louange, de l'amour, une patiente soif de vengeance – et la décision prise une bonne fois pour toutes d'oeuvrer en deçà du bien et du mal. En travaillant avec toutes les forces de la nature en soi, autour de soi, et contre soi. Lorsqu'on n'entend plus la phonétique, lorsque toutes les philologies s'emmêlent, lorsqu'on ne comprend plus sa langue, il faut marcher dans les éboulis, examiner de près les failles géologiques et les blocs suspendus.»

«La langue, qui est notre chair, ne peut pas être domestiquée. Les écrivains que j'aime ne sont pas tant ceux qui la maîtrisent, mais ceux qui parfois sont terrassés par elle, qui la combattent et sont parfois vaincus, emportés par le flot. Bazaine dit que «la peinture a besoin de peintres qui se noient»... La langue est belle d'être sauvage encore, de ne pouvoir être asservie. Je me sens très peu l'ouvrier de la langue, son manipulateur – mais plutôt celui qui la creuse, son terrassier. Creuser la langue qui est notre terre ; creuser la langue, notre corps, mettre à jour le souterrain mental...»

Valère Novarina, *Devant la parole*, POL, 1999

30. http://www.carrefour-des-ecritures.net/article.php3?id_article=25 ←

27 février — C'est où la guerre, dans la tête ?



Ça y est, on l'a eu, le *Clean Osaka* à fleurs de sakura

Réunion parents-profs (parler tellement, après avoir tellement parlé) où la fatigue de tous est palpable – comme une donnée phénoménologique, mais on maintient cette drôle d'exigence, tout en disant « *c'est dur pour eux, vous savez* » et chacun, de son (dé)bord à lui, reconnaît que c'est valable pour lui aussi, et s'entend penser *mais bon sang laissons les petites cases, faisons écrire pour savoir ce qu'il reste à penser* – et puis corrections, examens blancs, relents de censure et d'auto-censure³¹, rumeurs variées... Où est-ce qu'elle s'est logée, la guerre, dans les têtes ?

L'impressions qu'Edward Bond touche à ce que je cherche à formuler, dans *Les pièces de guerre* (L'Arche), *I, Rouge, noir et ignorant* :

CINQ

VENDRE

31. <http://remue.net/cont/kaplan4.html>

*L'ACHETEUR, LE MONSTRE et LA FEMME DU MONSTRE
entrent*

L'ACHETEUR. Je suis l'Acheteur.

Le registre des Naissances signale la naissance de votre enfant

Il est maintenant en âge d'apprendre à parler

Je suis venu pour l'acheter

LA FEMME DU MONSTRE. Laissez-le nous encore un peu

Il est trop petit pour être vendu

L'ACHETEUR. Vous voulez qu'il grandisse qu'il soit fort d'un caractère bien trempé

Nous lui donnerons tout ce qu'il faut contrôle sanitaire et entraînement à la discipline

Il apprendra à penser et à se comporter comme il faut pour être bien accueilli par la communauté

Plus tard nous pourrions lui donner du travail

S'il n'en a pas il aura encore davantage besoin de nous

Vous n'allez sûrement pas le priver de votre aide et de notre protection ?

LA FEMME DU MONSTRE. Je ne vous attendais pas si tôt

L'ACHETEUR. L'entraînement doit commencer tôt pour avoir son plein effet

Vous serez assez payés pour le nourrir et le vêtir

Il y aura même des jouets

L'enfant ne saura pas qu'il a été vendu

Mais si vous attendez qu'il soit plus vieux pour le vendre il pensera que vous l'avez traité comme si vous en étiez propriétaires

Il y aura des dissensions dans la famille

J'espère que vous ne faites pas partie de ces parents mal conseillés qui laissent pousser leur infortunée progéniture comme des plantes sauvages

Quand arrive enfin l'heure de vendre de tels enfants il souffrent autant qu'un animal enfermé vivant dans une boîte de conserve sur les étagères d'un supermarché

Certains peuvent n'être jamais vendus

Ils sont éparpillés comme des haricots secs sur le sol du supermarché et aucun acheteur ne peut les rassembler pour les faire peser et savoir leur prix

LE MONSTRE. Combien ?

L'ACHETEUR. D'après son pedigree il est de bonne souche

C'est votre seul produit

Pourvu que les tests de sélection ne révèlent pas –

LA FEMME DU MONSTRE. Il est parfait coeur et membres

L'ACHETEUR. Vingt ans de subsistance

LE MONSTRE. Mais vous le prenez pour la vie!

L'ACHETEUR. Dans vingt ans il aura son propre enfant à vendre

LA FEMME DU MONSTRE. Et s'il n'en a pas ?

L'ACHETEUR. Alors il lui faudra vendre l'enfant de quelqu'un d'autre

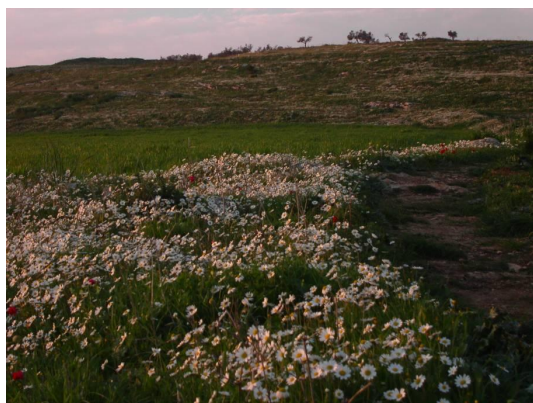
Dans sa situation, ce sera à lui de trouver quelqu'un

LE MONSTRE. Vingt-cinq

L'ACHETEUR. J'ai consulté vos fiches avant de fixer mon prix (...)



1er mars — Pâquerettes, lune et munitions

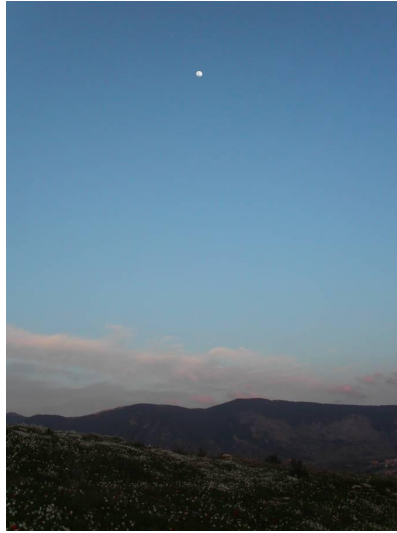


L'avancée du printemps se mesure à la quantité de pâquerettes et d'anémones sauvages. Tout à l'heure, en sortant de l'école, nous sommes allés boire un jus frais (pomme et guava – goyave?) à *Gentina*, un restaurant de Nabatieh. Dans la lumière de 15h, celle qui a l'air de revenir après l'hiver (presque celle de l'arrivée, douce et inquiétante); sur la route on se demandait si le blanc des montagnes était dû aux pâquerettes ou aux roches, rendues visibles par contraste avec le vert après les pluies.



Dans les collines, on a est revenus chercher les fourmis de la dernière fois : celles à qui on avait donné des miettes de petites galettes rondes et anisées, achetées chez «le monsieur gentil» – un homme souriant qui tient un four, dans un virage de côte escarpée, au centre de Habbouche. Cette fois-ci on a trois morceaux de gâteau marbré *d'Al Baba* de Saïda, des petits morceaux symboliques enveloppés dans de l'aluminium. Les fourmis ont déménagé, ou bien on a trouvé une autre fourmilière. Du ras (raz) des pâquerettes, on voit la lune et la montagne en même temps.





Ça fait des semaines que sous ce ciel-là monte la tension, et qu'on se fatigue – mais de quoi ? Depuis une semaine des nouvelles qui n'en sont pas : on aurait trouvé des armes ici, là, des détonateurs, on ne sait plus qui manigance quoi... Dans une attente sourde, palpable en classe (une pression dont le sens s'échappe, pour être crédible qu'est-ce qu'il faudrait ?) on voit varier les affichettes de prévention contre les sous-munitions (dont certaines ressemblent à des petites gourdes, d'autres à des cristaux, d'autres à de jolis cailloux blancs ou jaunes... Lesquelles sont «made in France» ?)... Partout il est question de départs ; on ne demande pas : «vous partez ?» mais «vous ne restez pas ?»



Ce paysage de pâquerettes dans la brise encore fraîche, qu'on traverse après les cours (avec le mal de tête et une vague inquiétude de prendre un peu de plomb de chasse – ça nous est arrivé une fois de les entendre tomber autour, comme de grosses gouttes d'eau), on a du mal à s'empêcher de penser qu'il ne sera pas rempli du pire :

LE FILS. Tous les jours on entend des appels à l'aide dans cette partie de la ville.

Personne n'y répond.

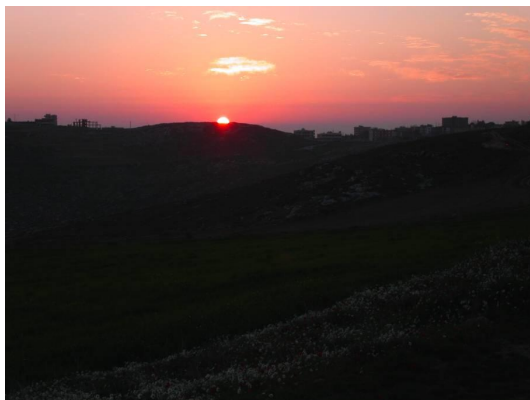
Souvent la personne qui crie n'est qu'un appât

Même si ça n'est pas le cas les gens disent que ceux qui vont dans un endroit aussi redoutable n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes

Ils ne peuvent pas venir dans un but légitime parce qu'ici rien n'est légal

Le centre de la ville est placé en dehors de la communauté humaine et donc aucune aide ne peut être accordée

Il repose sous le ciel comme un cercueil brisé



Je suis l'armée

Mes pieds sont sur la terre

Ma main touche la lune

Ma tête se perd dans l'espace

Ne gémis pas ta peur devant moi

Ne plaide pas pour le genre humain

Ne me montre pas la terreur des enfants

Je suis l'armée

Je chie sur la terre depuis la stratosphère

Et me torche le cul avec la liste des morts

Inclinez-vous et adorez-moi

Inclinez-vous et adorez-moi

(Edward Bond, *Les pièces de guerre, Rouge noir et ignorant*)

3 mars — Habbouche – Jezzine – Saïda – Habbouche



Pas de rattrapage de cours ce samedi. On s'était dit que s'il faisait beau, on irait à Jezzine, tenter de voir la neige avant qu'il soit trop tard, et il fait beau.

Pendant que Véro achète au four des manakiches au fromage, je me demande s'il y aura des check-points sur la route qu'on compte prendre (j'ai remis du rouge) : Jezzine était, avant 2000, dans la zone occupée par les Israéliens.

Après le premier check-point à la sortie de Kfarouman, on descend dans une vallée verdoyante, et peu avant une grande boucle grimpant la montagne, on découvre ce qui reste du pont sur la route d'Arab Salim. La première fois que nous avons fait un tour en voiture, c'est là que nous avons rebroussé chemin, parce qu'on ne savait pas où on allait.

On passe au pied de luxueuses villas regardant la vallée, et régulièrement devant des maisons ou des immeubles écroulés (les dalles de béton qui recouvrent les décombres ressemblent à de grosses feuilles ramollies, et les fers tordus ont l'air de racines retenant des blocs de terre : l'hiver leur a déjà donné l'air de ruines aux bombardements). On n'en finit plus de monter ; ça se rétrécit, ça se nid-de-poulise, on croise peu de voitures. L'accès aux villages se fait par en-dessous : on hésite à s'y engager, ou à continuer sur la route

qui a l'air d'aller tout droit. Est-ce que ça continue à monter, après ce village ? On s'arrête pour demander notre chemin. On nous propose le café. On a l'impression de rouler vers les nuages, qu'on rejoindra juste après Jbaa.

On redescend un peu vers Jezzine, à travers des trouées. Par moments on a presque l'impression d'être en avion.



Les chèvres au bord des routes sont rarement loin d'un berger, mais on n'a pas vu celui qui gardait celles-là.

À Jezzine on a eu le temps de boire un verre, d'arpenter quelques ruelles, de se dire qu'on reviendrait, de constater que dans une église l'électricité vaut bien un cierge. Côme a pu jouer un peu et prendre la place du marchand sur le pas de sa porte.

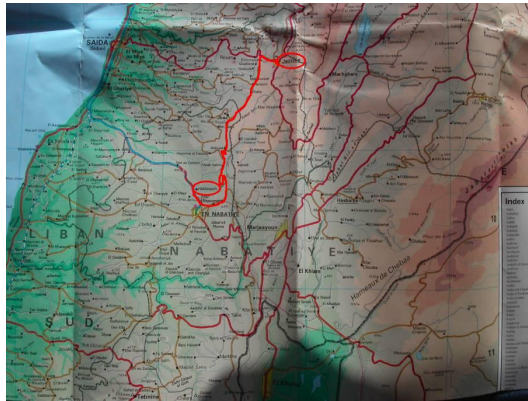


Pour éviter d'avoir à refaire la même route de montagne à la nuit tombante, on redescend par Saïda (à descendre si bas pour remonter au milieu à Habbouche, on aura aussi fait la distance en altitude). Tout au long de la descente vers Saïda, le soleil éclaire la montagne en se reflétant dans la mer (on n'a pas compris tout de suite : je croyais

au début que c'était le couchant derrière un sommet, sans deviner le reflet sur l'eau du soleil occulté par les nuages).

C'est dans cette lumière là qu'on passe à côté de vestiges de la guerre civile.

Finalement n'y en aura que quatre, des check-points : l'un peu après la sortie de Kfarouman, un autre entre Kfarouman et Arab Salim, un autre avant l'entrée de Jezzine, le dernier entre Jezzine et Saïda. À moins qu'on n'y fasse plus attention et qu'on ait oublié ceux qu'on connaît déjà.



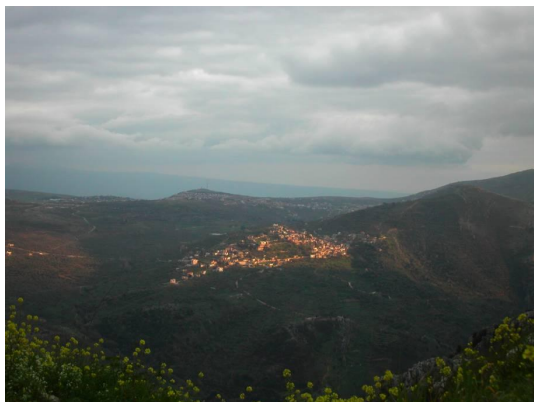




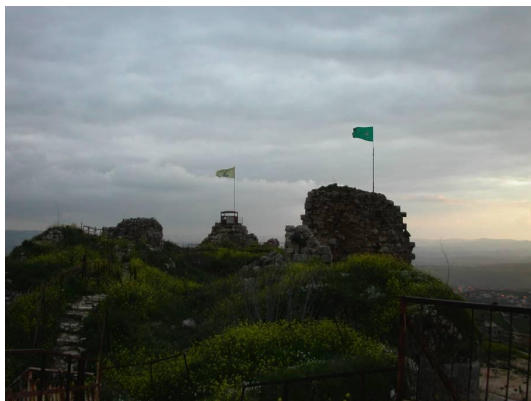




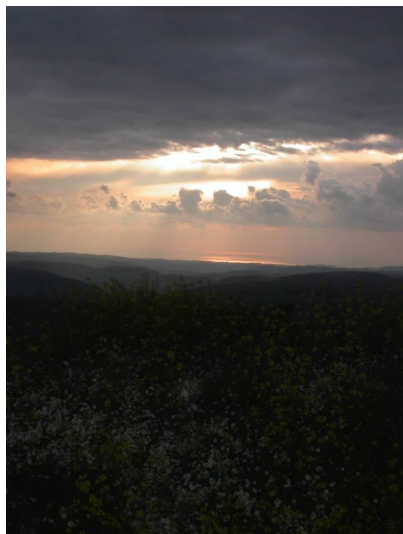
18 mars — Une frontière après les cours



Même si la lumière est venue se poser dessus exactement, on ne remarquerait probablement pas que l'organisation du village libanais est tellement différente de celle du kibboutz (dans l'alignement), si l'on ignorait qu'on est à une frontière ; s'il n'y avait pas non plus, au pied du château croisé, un début de tranchée en béton armé, des restes de barbelés, et aux éminences, deux drapeaux : l'un du mouvement Amal, l'autre, au sommet du poste de guet, du Hezbollah.



De là haut, on voit, d'un côté, le Litani en contrebas, et de l'autre, deux fois le soleil : dans le ciel et dans la mer ; d'un bout à l'autre de l'horizon débarrassé du corps des hommes, maintenant simplement devinés dans leurs voitures, dans les bruits de leurs moteurs et les lumières des villages (ceux qui à cette heure ont l'électricité), on oublie les trajets encombrés de gestes, de compromis et de détours auxquels nous oblige la route – les nuées de nids de poules creusés par les éclats ou les sous-munitions, et les maisons aux façades reconstruites et pas encore peintes que n'ont pas épargnées ces pluies troueuses.



Quelques secondes après la disparition du soleil, les haut-parleurs des mosquées, puis, à 18h les cloches venues d'en-dessous – parce que le village en question est chrétien.



Dans la guérite rouillée au drapeau jaune, aux murs troués vers l'intérieur, on entend surtout le bruit du vent.

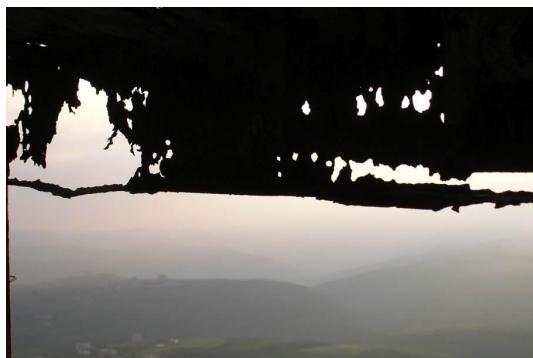


Les gardes du poste de contrôle, à un kilomètre de là, qui nous ont laissé passer (moyennant 1. l'exhibition d'une carte consulaire où figure une mention en arabe, et 2. quelques tractations où l'on assure qu'on n'ira bien qu'au château et qu'on reviendra de suite), étaient heureux de nous annoncer qu'au Liban le printemps est *very beautiful* : on aurait pu en douter, d'avoir eu aussi froid après la neige en milieu de semaine, mais devant autant de pâquerettes et de fleurs jaunes (saponaires ?) on reprend espoir.



Côme, enveloppé dans mon manteau, ne se souviendra sans doute pas de sa sieste tardive au sommet du château de Beaufort.

21 avril — C'est vraiment le printemps alors



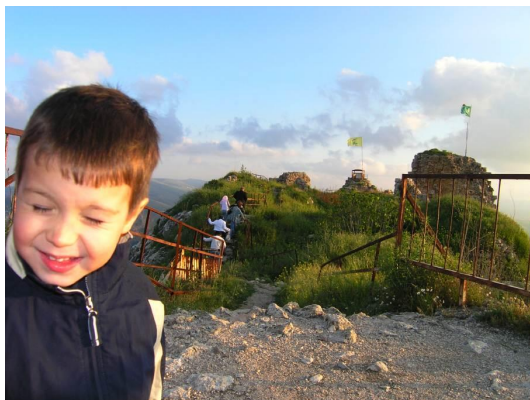
Le 15 avril, nouvelle visite au Château de Beaufort, pour que Côme

cette fois réveillé³² puisse aussi voir la mer depuis la montagne, du haut du poste de guet surmonté d'un drapeau du Hezbollah.



C'est dimanche et nous ne sommes pas seuls. Un homme nous signale que d'ici on voit un kibboutz en Israël. Même les rambardes rouillées sont trouées, le métal tordu ressemble à du beurre.

32. <http://alleranabatieh.blogspot.com/2007/03/18-mars-une-frontiere-aprs-les-cours.html> ↔



Au pied du château un escalier permet l'accès à un bunker d'où on a une vue d'ensemble mais retranchée sur la zone. Plusieurs chambres de tir ou d'observation ; dans celle du bout, cette porte où on a tiré, posée contre le mur. Sacs de sable éventrés, couloirs de béton où Côme joue à écraser des fourmis.



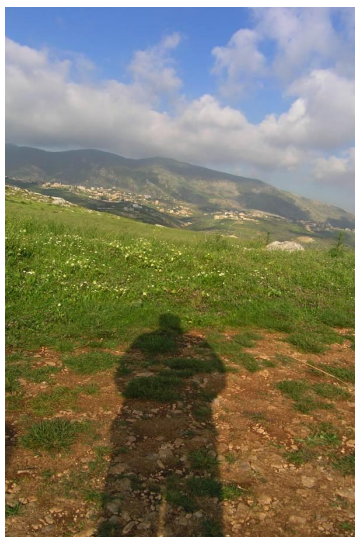
La mer, l'étendue, la guerre, la frontière, le vent. Un lien avec *Exil* de Saint-John Perse :

*Où furent les grandes actions de guerre déjà blanchit la
mâchoire d'âne*

*Et la mer à la ronde roule son bruit de crâne sur les grèves
Et que toutes choses au monde lui soient vaines, c'est ce
qu'un soir, au bord du monde, nous contèrent
Les milices du vent dans les sables d'exil*



Quelques jours plus tard, après les cours, on peut retourner dans les collines de Habbouche, au milieu des chasseurs et des cailles.



«Ma grise» prend le soleil du soir sous le printemps, peu avant que les muezzins d'ici audibles se lancent tous à la fois. C'est désormais un repère pour Côme qui demande si c'est «le muezzin du jour» ou celui de la nuit qui dit à tout le monde d'aller dormir.



25 mai — Comme si on s'y était fait



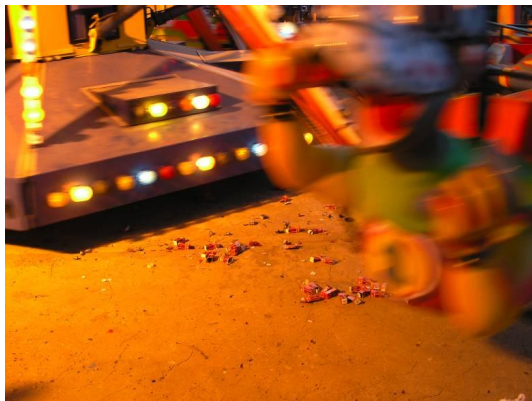
Aujourd'hui est férié, pour célébrer, selon le point de vue, la libération du sud / la fin de l'occupation israélienne. Dans les bruits de haut-parleurs, les dépêches en cascade, les rumeurs d'attentats à Nabatieh (après les chrétiens d'Achrafieh, les sunnites de Verdun, les druzes du Chouf, les chiites ?) quelques éléments du quotidien.



Comme un avant-goût de l'été, il y a eu trois jours de grande chaleur. Le plafond de notre appartement est aussi le toit-terrasse en ciment, qui continue de diffuser la nuit ; on peine à dormir. Un petit scorpion perturbé est venu mourir au bas de la maison : la propriétaire a fait nettoyer le jardin où s'étaient entassées les vitres soufflées l'été dernier. Quand il fait chaud, on peut monter à Jezzine... Sur la route, en venant de Saïda, on s'arrête à la station pour prendre l'essence, et une photo d'un panneau peint à la main.



Sur la même route, en montant vers Jezzine, les bâtiments d'une université criblée de balles³³ et de trous d'obus exhibent leurs pièces vides. On doit leur trouver une certaine beauté pour avoir envie de les photographier à la sauvette, sans s'arrêter, comme on le ferait avec des gens. bâtiments de Beyrouth abîmés par la guerre : Mocafico³⁴



Avec les beaux jours il est plus facile de sortir avec Côme. À Nabatieh, on va de temps en temps à «la p'tite fête foraine» connue sous le nom de «Farah», ce qui veut dire «la joie» ou «le sourire» (je crois). Le manège avec les voitures volantes sur vérins a mis du temps à rouvrir, parce qu'il n'avait plus d'ampoules.

33. <http://alleranabatieh.blogspot.com/2007/03/3-mars-habbouche-jezzine-sada-habbouche.html> ↩

34. <http://www.mocafico.com/beirut.html>



La batterie en panne de notre «UPS» nous a obligé à quelques jours sans courant au moment des coupures.

Pierre nous a emmenés «à la rivière» – une belle promenade à Hab-bouche qu'on lui avait déconseillée après la guerre (parce que le pont avait été bombardé, et qu'on disait qu'il y avait des mines ou des sous-munitions). Les chasseurs y sont revenus, les promeneurs et les troupeaux de chèvres aussi. Pierre y promène son chien. . . On peut donc *a priori* y aller. Au milieu des lauriers-roses en fleurs, la rivière est asséchée depuis peu. Dans les trous d'eaux, des milliers de têtards.





D'anciens moulins et pressoirs à olives moulins, des aménagements de canaux (pour détourner une partie de l'eau de la rivière) et d'oliveraies témoignent d'une grande activité autour de la rivière. Plus d'arbres, moins d'humidité... Il y aurait eu des défoliations.



Chaque moulin comporte une grande pièce principale surélevée. J'ima-

gine que les deux trous sous l'emplacement réservé à la meule, servaient à évacuer l'huile pour qu'on la récupère au-dessous.



Ici au moins on peut courir. Mais nous ne sommes pas tranquilles pour autant, et Côme doit subir notre surveillance permanente : *«laisse-moi tranquille cinq minutes»*.



On ne pourra pas le laisser jouer dans la terre, avec les cailloux, sans anxiété : au milieu du chemin, Pierre nous signale qu'il a déjà

remarqué un truc noir dont il se méfie. Ne pas être absolument certain que c'est un bête morceau de plastique ou de métal, ou un galet poli, ici c'est forcément se dire que ça peut exploser. Dans le doute, on se contente d'une photo.

J'avais envie de donner un coup de pied dedans, ou de jeter de loin un pavé, pour voir (un peu comme on a envie de se pencher malgré le vertige...), juste pour m'amuser de voir que ce n'était qu'un bout de plastique (un élément de chasse d'eau?).... Qu'est-ce qu'on peut dire à un gosse alors? Beaucoup de sous-munitions ressemblent à des petites bouteilles (quelques photos ici ³⁵, prises notamment à Kfar Roummane, ou ici ³⁶, ou encore ici ³⁷ – photos de victimes – voir aussi la fiche «les principales sous-munitions en circulation» ³⁸ sur le site de Handicap International). Mais d'autres explosifs imitent des petites balles colorées et attirantes, ou des petites cristallisations calcaires...

HI annonce sur son site que la France recule ³⁹ sur l'interdiction des BASM. On comprend mieux pourquoi si on sait qu'au moins quatre entreprises françaises (*GIAT Industries*, *Thomson Brandt Armements* – filiale de *Thalès* -, *Matra BAE Dynamics (MBDA)* et *Alkan et Cie*) fabriquent et commercialisent des systèmes de bombes à sous-munitions.

35. http://hrw.org/photos/2006/lebanon_israel/arms/

36. <http://www.photographie.com/?pubid=103714>

37. <http://www.digitalrailroad.net/Bruno/Production/> ↩
PhotoGroupView.aspx?pbid=4&msa=1&pgid=6010952

38. http://www.sousmunitions.org/fileadmin/images/fenetre_pop-up/ ↩
fiches_sousmunitions.pdf

39. <http://www.sousmunitions.org/grandes-conferences/conference-de-lima/le-recul-de-la-france/> ↩

26 mai — On n'y comprend rien

Fatah al-Islam dément toute implication dans les attentats au Liban

Libnanews - 22 mai, 11h15 - Le porte-parole du groupuscule terroriste de Fatah al-Islam Abou Salim Taha dément toute implication de son mouvement dans les deux attentats à la bombe perpétrés dimanche et lundi soir à Beyrouth. Taha a déclaré qu'il n'a envoyé aucun communiqué qui atteste de l'engagement du Fatah al-Islam dans ces deux explosions.

Liban : Fatah al-Islam revendique les deux attentats terroristes de Beyrouth

Libnanews - 22 mai, 10h36 - Selon l'agence de presse Reuters, Le groupuscule terroriste palestinien Fatah al-Islam a avoué être responsable des deux attentats qui ont visé le quartier chrétien d'Achrafiyé et le quartier sunnite de Verdun ces deux derniers jours.

On n'y comprend rien, surtout si on lit la presse. Autant sur les sites des «grands» journaux que sur les fils d'information amateurs. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'y va lire des dépêches que pour savoir le plus gros, pas pour comprendre ni réfléchir ; voir aussi la version officielle, «ce qui se dit», se redit, se répète comme explication plausible, et finit, par recoupements successifs, par devenir la seule explication possible pour des millions de gens, constituer toute une géographie fictive, des repères qui en disent plus long sur ceux qui les ont constitués que sur ce qu'ils sont supposés décrire — un peu comme des cartes de description du monde qu'on fabriquait par ouï-dire avant Marco Polo.

Il y a Loubnan ya Loubnan⁴⁰ qui me paraît sortir du lot, qui cite et confronte diverses sources. Commencer par là avant d'aller voir les dépêches ?

40. <http://tokborni.blogspot.com/>

28 mai — Pif paf



30 mai — Un réservoir / bukra inch'Allah



Nisrine nous avait invités à deux reprises dans sa famille à Tripoli

et dans la province d'Akkar, au nord. Elle m'a donné récemment un CD avec les photos stockées dans son appareil. Au cours d'une promenade, nous étions descendus dans un immense réservoir d'eau, vide alors : écho, impression d'être au fond d'une immense chasse d'eau, avec la menace (fantasmée) qu'elle se remplisse brutalement : Côte court d'un coin à l'autre, manque de disparaître dans une énorme conduite. Assez vite, il veut remonter.



L'unique issue percée dans ce plafond est aussi la seule source de lumière. Tout semble rappeler qu'on est ici pas à sa place. Je ne sais pourquoi ça me fait aussi penser au *Dépeupleur*.



Tout à l'heure, en sortant du dernier cours en 1ère S avant *l'écrit*, je croise dans la cour Achraf et Mustapha – à qui je propose une industrielle gaufrette au chocolat, et qui s'empresse de me donner du pain épicé, bien meilleur. Comme depuis peu, on entend (on perçoit) la langue, je m'y essaie davantage qu'au début, autant par jeu mimétique et légèrement moqueur, que par plaisir de voir les changements que ça produit effectivement dans les relations : – *Yalla-bye, a bukra* (Allez, bye, à demain – on enchaîne le «yalla» et le «bye» en un seul mot, en assourdisant les a, je durcis l'accent à dessein pour faire rire) – *Inch Allah!* – *Ah oui c'est vrai, pardon!* «*a bukra, nch'Allah*»... – *On ne dit pas le futur, chez nous, on dit le futur PLUS inch Allah.* C'est une badinerie, mais elle révèle le fait qu'ici on s'habitue réellement à *sentir* que l'avenir n'est pas un futur, que toute pensée de «futur» est d'abord un hypothétique.

31 mai — Ce qui nous regarde, ce que nous voyons



Pour la première fois depuis notre arrivée je remarque, en fin d'après-midi, que, de la table en bois qui sert de bureau sous une fenêtre du salon, on a vue sur le château de Beaufort, éclairé par le couchant (entre les deux fils, sur la deuxième photo). Qu'est-ce qui nous regarde, de là-haut, que nous ne voyons pas ?



Sans doute pas Georges Didi-Huberman⁴¹, qu'on aimerait écouter parler de son livre (comme à Uzeste où il parlait d'Aby Warburg, si je me souviens bien, juste après François Corneloup⁴² dans une grange).

Demain après-midi, il est prévu qu'on aille avec des amis dans la région de Khiam. Prévoir gilet, et papiers pour les check-points. Si ça pouvait nous défatiguer un peu... tension.

Par exemple : l'immobilisation soudaine des yeux de S. en classe, en même temps qu'une vibration croissante, que les pieds perçoivent avant le ventre soudain inquiet – et soudain la stupeur : d'où me vient ce vertige absurde ? mais l'écarquillement des yeux de S, de sa voisine, l'immobilité terrifiée de leur visage, de leurs bras, leur tristesse furieuse et leur pâleur, confirment cette sourde vibration maintenant de tout le sol, de toute la classe ; et c'est pire : les murs vibrent une demi-seconde, il y a comme une intensité ahurie de tout ; puis ce martèlement du fond de la terre cesse comme il est venu, comme si on n'en avait eu qu'un aperçu, comme si l'on sentait que la réserve de puissance allait au-delà de ce que peut percevoir un corps humain : ça n'a duré qu'une seconde.

Ce n'est qu'une fois cela passé qu'on entend la puissante détonation, qu'un grand rire éclate dans la classe : on se moque de tous ceux qu'on a senti se figer si fort, qui ont lancé ce haut-le-corps collectif – par un hoquet ou une inspiration brutale, et qui maintenant rougissent avec un sourire soulagé, mais profondément triste : ce n'était qu'une explosion dans la carrière, derrière, pas un bombardement, et on rit justement de ce que tous ceux-là y aient cru. Didi-Huberman cite un psychanalyste (?) (p. 59) :

Par son jeu, l'enfant meurt comme il rit. Peut-être dans leur vie, quand ils rient, les humains laissent-ils voir de quoi ils seront morts.

41. http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2041

42. http://www.maitemusic.com/45fc_fr.htm

Le brillant des larmes retenues semble dire que désormais la peur est en soi, qu'on ne peut en vouloir à personne mais qu'on en veut à tout de la sentir aussi fort à chaque fois. Le prof (se) rassure, c'est facile : il est là pour ça ; mais j'ai pour longtemps le souvenir très vif de cette crispation des corps qui précède ce que je suis moi-même capable de percevoir ; de ces yeux désespérés, hors du temps, au premier rang – des yeux de quatorze ou quinze ans qui savent déjà dire ce que nous n'avons pas encore perçu ni même conçu.



Lors d'un oral blanc, j'étais sorti, le temps de la demi-heure réglementaire de préparation, prendre l'air et regarder la montagne se faire manger petit à petit ; soudain j'avais été stupéfait de voir se soulever, dans le plus grand silence, une immense gerbe de terre et de feu : il avait fallu au moins une seconde pour que le son parvienne, au moment où le panache de poussière commençait déjà à retomber. Les explosions : vues à la télé, au cinéma : synchronisées, passées au crible d'une signifiante : on ne pense pas à ce décalage, ni au fait qu'on le sente d'abord dans le sol, et comme un creux dans l'air (sensation similaire, mais transposée à l'air : «la bombe», à la piscine).

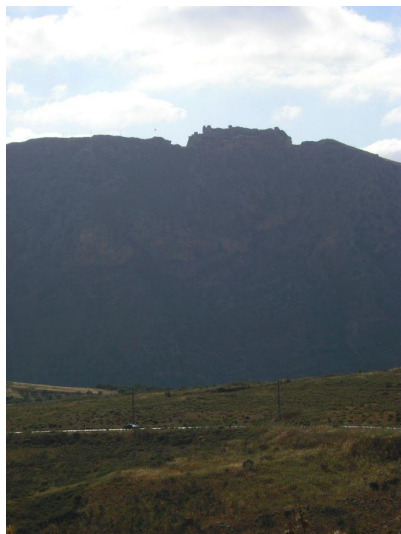


1er juin — The prison is open (Kham)



Pour passer de l'autre côté du château de Beaufort, il a fallu montrer patte blanche au check-point, mais l'ami chirurgien qui nous guide (et qui a passé une partie de la dernière guerre à opérer, nuit et jour)

se porte garant. Suite aux précédentes visites au Château, mon nom est déjà enregistré. Véro quant à elle passe pour une libanaise.



En allant vers la «porte de Fatima», on est à portée de champ du kibboutz, derrière la frontière d'ici invisible.



Khiam⁴³ est précisément le village en face de cette frontière. L'endroit est célèbre pour sa prison, transformée en centre de torture, pendant l'occupation du sud par Israël, puis en musée. Mahmoud nous raconte qu'un habitant de Nabatiye y est entré à 15 ans, en est sorti à 30. Qu'il soigne encore régulièrement une femme qui souffre des séquelles de torture.

43. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Khiam>



A l'entrée du village, les photos de martyrs à l'endroit où ils ont été tués ; régulièrement, les trous, rebouchés par la poussière, creusés par les sous-munitions tombées entre les maisons.





La prison, dont les guides touristiques disent qu'elle servait de musée-réquisitoire contre les horreurs de l'occupation, a été complètement bombardée pendant la dernière guerre. Le panneau annonce qu'elle est ouverte quand même. Sur quoi ? En arrière-plan, les montagnes : les fermes de Chebaa.



Tout a été dévasté. À la place des bâtiments, des panneaux avec des photos de la prison avant destruction.





Il reste pourtant un morceau de bâtiment, où on s'efforce d'imaginer les conditions de détention, et c'est peut-être ce que clame l'inscription (traduction bienvenue dans les commentaires) sur la porte d'une cellule.



Du couloir encore debout (mais sans toit) on ne voit qu'un grand champ de ruines.



À la sortie, des éclats d'obus sur lesquels sont inscrits, en jaune et noir, des mentions ironisant sur les Etats-Unis («Cadeau de l'Amérique au peuple libanais», «Made in USA», etc.).



À l'entrée de ce qui reste de la prison, une construction toute neuve : un réservoir, construits par L'UNICEF.



Lorsqu'on traverse le village de Khiam pour rejoindre Marjayoun, on passe régulièrement sur traces de sous-munitions, au milieu des habitations. Rares sont celles qui ont été épargnées : obus, sous-munitions, éclats... Et pourtant, partout, des échafaudages, des fers à béton, des outils de chantier : une incroyable opínâtreté à reconstruire.



Nous devons nous hâter de rentrer : Mahmoud, appelé pour une fillette renversée, donne des instructions par téléphone, et la promenade se termine sur le parking des urgences. On passe par Marjayoun : des restaurants, des magasins, et devant chaque, des véhicules de l'UNIFIL en stationnement.



Pendant qu'on l'attend chez lui, Côme et son petit copain jouent, avec le château de Beaufort dans le fond.

2 juin — Prévenez les enfants



Les Terminales et Premières sont en «retraite» (ils ont une semaine pour réviser avant les épreuves écrites). Pour ceux qui viennent encore passer des oraux blancs, j'apporte une caméra. Cela me fait penser à apporter aussi l'appareil, pour photographier une des affiches de prévention contre les mines et les sous-munitions.



L'espèce d'hémisphère, sur le deuxième explosif (dans le sens de la lecture en partant du coin en haut à gauche), ressemble peut-être à l'objet suspect trouvé dans un chemin près de la rivière⁴⁴.

44. <http://alleranabatieh.blogspot.com/2007/05/25-mai-comme-si-on-sy-tait-fait.html>

3 juin — Un bruit dans le ciel



On s'y met nous aussi : quand on les entend, on lève la tête, on se demande pourquoi ils sont là, ce qui se prépare, et on se demande si on en parlera dans les postes de télé, de radio, sur les sites Internet consacrés... On verra que non, et pourtant c'est devenu très régulier, ces derniers temps, les avions dans le ciel.

4 juin — Les grandes copines



Elles sont venues en attendant l'heure du bus, Hima et Nawal, et elles ont d'abord eu peur de déranger. C'est le dernier jour avant la «retraite» qui précèdent les examens, un jour pas comme les autres où elles sont sorties en avance. Si l'on accorde cette semaine de révision dans toutes les écoles, c'est aussi parce qu'on semble considérer qu'il faut apprendre par coeur un programme, et que cela demande du temps. On voit souvent des adolescents, sur le pas de la porte, marcher en cercles, un livre à la main.

Depuis plusieurs mois, tous les matins d'école, elles attendent Côme, dans leur blouse bleue, sur le parking de l'école où nous laissons la voiture – ou parfois au pied de l'immeuble; toujours une fleur, une sucrerie (qu'il ne mange pas, et qu'on a fini par stocker dans un plastique), un sourire et quelques mots en français pour demander un bisou.

Heureusement qu'elles se sont imposées : on finissait certains matins des débuts par être entourés d'une bande de gamins envahissants, étonnés de nous voir devant leur école. «*Où est bébé ?*». Embrassades

Dans le petit mot qu'elles nous demandent d'écrire dans leur carnet, on dit qu'on se souviendra d'elles.

[illegible]

Qu'on ait pu finir par s'en convaincre, et par les en convaincre : pas seulement les numérotations de ligne, mais aussi les chapeaux qui

précèdent ce qu'on a écrit (comme dans le manuel...) : qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que j'ai réellement transmis ?

Quant à ce que m'inspirent les «épreuves anticipées de français», je préfère me cacher derrière Novarina⁴⁵ :

Un morceau de littérature nous est offert comme le bœuf en effigie chez le boucher : gîte à la noix, macreuse, tendron, contre-filet, second talon, bavette, flanchet, échine et jambonneau. Ce découpage coupe l'appétit. Le fragment de texte est un cadavre sur la page. Ouvrez et décortiquez ! En avant les scalpels ! Singez la science, sortez les outils : adjuvant séquentiel, dislocuteur-sujet , pinces carnatives , morphème vectorisant , charmeur sensoriel, brumisateur spatio-temporel, moteur de temporalisation , pince métamorphique, écarteur de doute, transvaseur , phonorisateur de e muet, vecteur de métachronie , linguème désagisseur vocalisant, excitant du circuit œil-corde vocale dans la lecture subvocalisée , mobilisateur oculaire de l'appelant, agent chronotrope , Devant le cadavre — la page arrachée au livre, épinglée, lettre-morte , devenue un objet étal et fléché, livré aux exercices des Sciences de la Communication, — le professeur se fait médecin légiste.

45. http://www.carrefour-des-ecritures.net/article.php3?id_article=25 ←

16 juin — Croisements à Tyr



Pour lutter contre une vague de chaleur qui transforme notre appartement en four (notre immeuble est, comme presque partout, une construction sans isolation, où le plafond sert aussi de terrasse, où le ciment stocke la chaleur et continue de la diffuser la nuit) nous sommes allés respirer dans la ville dont le nom est à la fois Sour et Tyr, où se croisent les Chiïtes, les sunnites, les Chrétiens, qu'ils soient d'Aoun, de Geagea ou pas, les convois de la FINUL ou de la Croix rouge, etc., le tout à portée de vue de la frontière israélienne.



L'hippodrome romain est jouté d'immeubles, dont la verticalité et le pragmatisme dénotent au milieu de l'immensité.



On peut avoir l'impression que la voie pavée nous mène directement d'une époque à l'autre.



Certains alignements me rappellent ceux de certains temples d'Angkor au Cambodge.



Un camp jouxte le site. Ici le drapeau palestinien surplombe les vestiges, là c'est une baraque qui semble se mêler aux tombes.

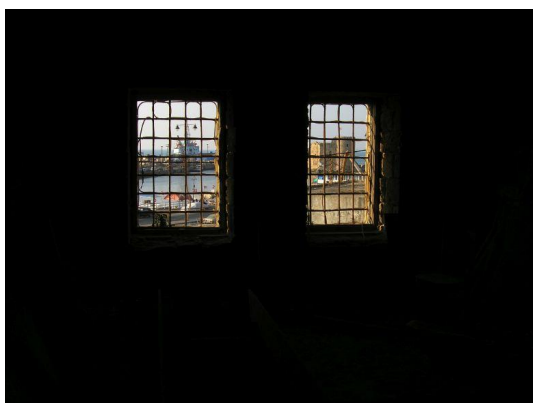


C'est encore un camp palestinien qu'on voit sur le versant opposé de la baie, quand on s'installe dans l'un petit restaurant de la presqu'île, dans ce qui était le port égyptien.



Ici on pêche au-dessus de vestiges romains, on y plonge, on y jette ses canettes...

17 juin — Caravansérail, arguillés et martyrs



À Saïda, le caravansérail donne sur le port et le château des croisés.

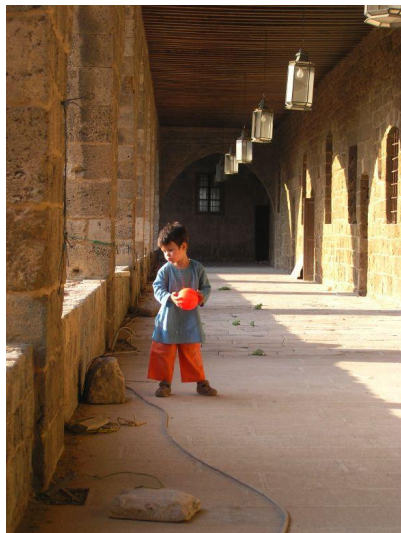


Des travaux sont en cours pour l'ouverture prochaine d'un bar, sur le toit. Dans ce quartier, qui est aussi l'entrée du souk, les gens s'installent dans des petits canapés en terrasse pour boire des jus de fruits ou des cafés. Ça sent l'arguile. Les cafés les plus remplis ne sont pas forcément les meilleurs, mais probablement les plus chics, à en juger par la façon un peu ostentatoire dont certains s'extirpent de leur voiture. Tout cela a lieu sous la surveillance d'un char sur le trottoir d'en face, à l'entrée du château.



Dans les galeries du rez-de-chaussée, il y a une exposition de peintures

d'enfants handicapés, une de leurs profs nous explique.



Côme a trouvé un ballon et le promène d'une galerie à l'autre.



On n'oublie bien sûr pas le «martyr» Hariri, surtout à Saïda.

4 juillet — Ordinateur et cartons

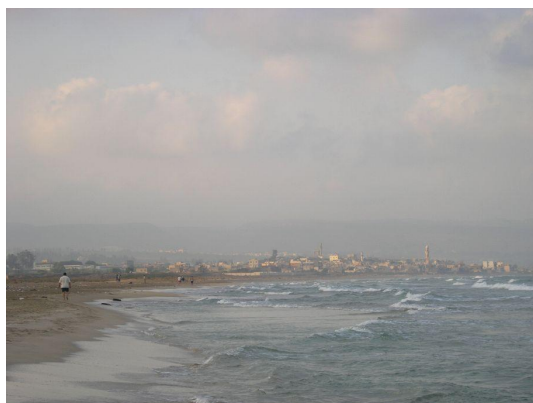


Véro est partie hier matin avec Côme. Encore un peu d'Internet (le propriétaire du cyber-café qui a installé un relais radio sur le toit n'est toujours pas venu le récupérer), j'en profite... Entre deux cartons, je prends une photo-souvenir du coin bureau avec vue sur le château de Beaufort. Ce soir je déménage chez Pierre et Danièle, qui sont partis eux aussi et m'ont prêté leur appartement. Démarches en vue : oraux de rattrapage au bac, déménageurs, vente de la voiture, distribution de ce qu'on n'emporte pas, et départ le 11 juillet.



Beaucoup de gens nous demandent pourquoi on part. On est bien embêtés pour répondre, mais l'idée qui revient le plus souvent, celle qu'on juge la plus compréhensible, c'est que Côme a besoin de racines et qu'il doit connaître ses grands-parents. À moins que ce ne soit nous. . . On remporte d'ailleurs des jouets. Je me demande ce qu'il y a vraiment dans le fait d'avoir bouclé ces 18 cartons, en pensant à tous ceux qui, au bout de presque un an, font quotidiennement partie de notre pensée ; ici on ne dit pas «vous partez», mais «vous quittez». On le saura dans quelques mois, ce qu'on a vraiment remporté de Nabatieh .

7 juillet — Dernier tour tôt à Tyr



Ceux qui, parmi les profs, sont «de bac» à Beyrouth doivent rester un peu plus longtemps. C'est l'occasion d'une promenade matinale sur la plage de Tyr, sur invitation de Pascale qui s'y rend régulièrement le week-end pour le plaisir de marcher dans l'eau. Pour ce faire on arpente la plage d'un bout à l'autre. À un bout, un mur et des barbelés empêchent de s'introduire sur la plage privée du «Rest House», à l'autre, d'autres barbelés signalent qu'on commence à s'introduire dans la zone réservée du camp palestinien qu'avec sa mosquée on n'avait jusque là perçu que comme un village au loin, sous le soleil.



10 juillet — La mort à Yohmor



De chez Ayad, à qui j'ai vendu notre voiture, on a vue sur les oliveraies – qu'il s'amusait autrefois à traverser à moto pour rejoindre la route en contrebas, pour aller chez sa belle-mère. Sa maison est dans la pente, et le toit a beaucoup moins souffert que d'autres maisons qui étaient plus dans l'axe des bombardements de l'été dernier. Il a tout de même retrouvé des obus dans le champ juste derrière; et surtout, des sous-munitions, comme partout dans ce village. Il m'en a expliqué le fonctionnement. Je n'avais pas vu, en

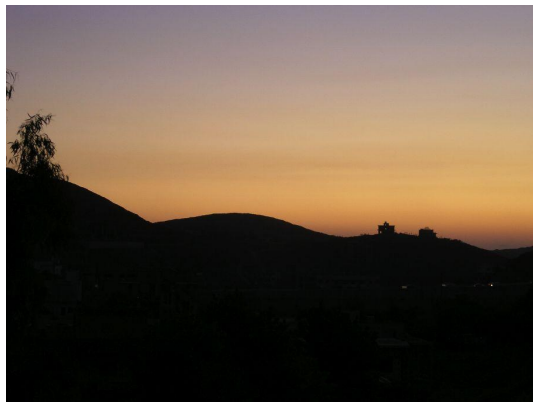
prenant la photo, la cordelette avec des fanions rouges à tête de morts, que les démineurs des MAG ont disposée pour condamner l'accès à l'olivieraie. Ils travaillent en priorité dans les maisons et leurs alentours directs. Ayad me dit qu'on a retrouvé des sous-munitions en forme de petites grenouilles, d'autres qui ressemblent à des oranges, etc.



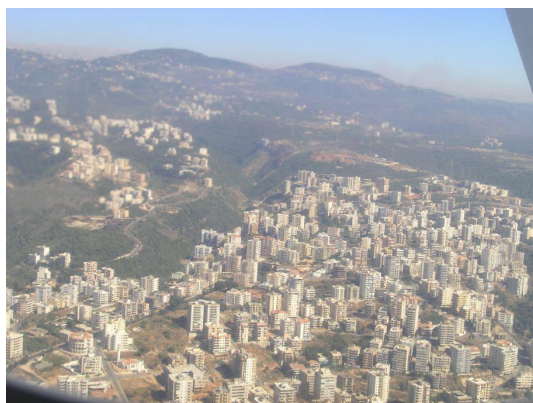
11 juillet — Quitter Nabatieh



De chez Pierre et Danièle, qui m'ont prêté leur appartement pour les derniers jours (après que j'ai rendu celui qu'on louait), on voit le soleil se lever sur la montagne côté cuisine, et se coucher côté salon.



Et c'est la dernière fois, puisque dès le lendemain Mohamad me conduit loin de Nabatieh — et puis Beyrouth disparaît en quelques minutes au bout de l'aile du 777 qui m'emmène à Paris.





août 2006 - juillet 2007